24e ANNÉE (3e SÉRIE) — N° 46 — 13 NOVEMBRE 1902
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES)

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

F. PERRIOT
Ancien supérieur du Grand Séminaire de Langres
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 francs sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. — Victor Cousin et Mgr Rivet aux eaux d'Evian en 1858. — II. Correspondance entre l'évêque et le philosophe 1858-1859. — III. Novalis, ou le retour à la foi par l'amour. — IV. Novalis et l'aube d'une renaissance catholique en Allemagne il y a cent ans. — V. Mme Séverine et l'Evangile. — VI. Artistes de cafés-concerts. — VII. Apostolat des petits ouvriers. — VIII. Tuberculose et sanatoria. — IX. Œuvres d'assistance populaire à Berlin. — X. Le choix d'un confesseur pour Louis XV. — XI. Abbesses d'ancien régime et chapitres nobles. — XII. Jules Barbey d'Aurevilly. — XIII. Un romancier de « la grande luxure » : Jean Lorrain. — XIV. Un éducateur anglais : Edward Thring. — XV. Allemands et Polonais à l'aube du XXe siècle. — XVI. L'administration germanique en Bosnie, les chemins de fer balkaniques et le percement du Simplon. — XVII. Politique religieuse de l'Autriche en pays slaves. — XVIII. Le Concordat entre Rome et le Montenegro.

I. — Le *Correspondant* (10 février 1902) publie des souvenirs inédits laissés par Mgr Rivet, évêque de Dijon, sur Victor Cousin. Ils remontent aux années (1856-1858) de la lutte doctrinale engagée entre catholiques autour du livre que le philosophe donnait lui-même comme l'expression dernière de sa pensée : *Du Vrai, du Beau et du Bien.*

Au fond, cette expression dernière ne marquait pas un progrès sensible sur le reste de l'œuvre de Cousin. Ce livre était, au premier aspect, spiritualiste, dévot, suffisamment moral, mais rien moins que catholique. Cousin continuait à y célébrer « l'accord si naturel et qui, grâce à Dieu, se répand chaque jour davantage », de la religion et de la philosophie, ces « deux sœurs immortelles », alliées « dans l'intérêt de la cause commune et du grand objet qu'elles poursuivent, chacune par les voies qui lui sont propres, la grandeur morale de l'humanité », la philosophie restant d'ailleurs visiblement l'aînée, assez condescendante pour laisser les humbles aux soins de la cadette, « heureuse de voir le genre humain presque tout entier entre les bras du christianisme », et se bornant « à lui tendre doucement la main ». — Voltaire du moins était plus franc : la philosophie pour les honnêtes gens, l'*infâme* pour la canaille : autre style, même pensée au fond.

Cousin fut menacé de l'*Index*, et il est piquant de voir qu'il en eut grand' peur. Tergiversations, faux-fuyants, belles paroles, effusions de respect, de vénération pour le dogme, il n'épargna rien pour esquiver le coup. Le décret de l'*Index* fut porté, mais non publié : des catholiques notables (Mgr Sibour, Mgr Dupanloup, Lacordaire, Montalembert, Falloux) multiplièrent les appels au cœur, toujours si porté à l'indulgence, de Pie IX, qui condescendit à attendre la réalisation de vagues espérances de retour. (Voir, sur tout ce débat, Mgr Baunard, *Histoire du Cardinal Pie*, t. I, p. 620-626).

Mgr Rivet avait rencontré Cousin aux eaux d'Evian (Haute-Savoie). Le philosophe et l'évêque échangèrent quelques entretiens, puis quelques lettres. L'évêque s'y laissa prendre. Il faut croire qu'il était facile à l'illusion, ou que la haine de l'ultramontanisme et le désir de jouer un mauvais tour aux « hommes de l'*Univers* » l'aveuglaient singulièrement. Car rien n'est plus vain, plus ondoyant, plus fuyant, plus vide de pensée ou déclamatoire que les ouvertures de Cousin.

Nous parlions un jour, écrit Mgr Rivet, de Turenne et de son projet bien arrêté de prendre sa retraite. — « Je ne veux pas, disait-il à ses neveux, le duc de Lorges et le duc de Bouillon, je ne veux pas mourir le sac sur le dos. Il faut mettre quelque intervalle entre la mort et la vie. Soyez-en sûrs, leur disait-il le matin même du jour où il fut tué, voici ma dernière campagne. Je ne veux pas mourir sur le coffre. » — Quelques heures après, un boulet le tua raide.

Je n'ai pas la pensée de vous apprendre cela, me dit alors M. Cousin : Turenne avait retenu, et on lui préparait un petit appartement tenant au cloître des Chartreux à Paris, non pas qu'il voulût se faire chartreux, mais pour s'y retirer loin des exigences du monde et se livrer sans obstacle au recueillement et à la prière. Aujourd'hui, nous n'avons plus ces ressources ; on ne saurait vraiment où trouver ces utiles asiles. La fin du dix-septième siècle a vu bon nombre de personnages plus ou moins célèbres par leur position, leur esprit ou même leurs faiblesses, aller demander à ces retraites, bénies autant que paisibles, le calme de l'esprit, le repos du cœur et les saintes pensées qui préparent à l'autre vie. *Heureux temps ! nous chercherions en vain à nous assurer ces précieux avantages...*

Patelin fut-il jamais plus insinuant?

Je lui répondis, poursuit l'évêque, que, tout en regrettant la très grande facilité que cette époque présentait sous ce rapport, *une volonté réelle* et énergique pouvait encore, sans trop d'obstacles, s'assurer les moyens de se recueillir, au moins de temps en temps, et de s'occuper efficacement de se rapprocher de Dieu. — *Il joignit les mains*, et le regard qui accompagna ce geste semblait dire : *O utinam!*

Et Cousin racontait à l'évêque un petit discours qu'il avait tenu à un professeur de philosophie turinois sur le respect de l'Eglise : « Les savants passent, les peuples eux-mêmes se transforment ou disparaissent; l'Eglise demeure et se maintient, souvent malgré les peuples, quelquefois même par tout ce qu'on a fait pour la renverser. Il y a dans cette fermeté, dans cette perpétuité de l'Eglise une force contre laquelle il n'est pas raisonnable de chercher à lutter. Un enseignement bien des fois séculaire doit l'emporter sur un enseignement né d'hier. Respectez donc l'Eglise. » — Et tout ceci caresse agréablement des oreilles qui ne demandent qu'à se laisser caresser ; mais si nous n'avions pas d'autres raisons de « respecter » l'Eglise, ce serait maigre, et fort peu solide. Et quand Cousin dit que « l'Eglise est *le grand docteur des peuples* », c'est parfait, à condition que l'on oublie volontairement que « peuples », dans sa pensée, s'oppose à « philosophes ».

Cousin racontait encore à Montalembert (et l'évêque s'en montre tout ému) que, dans une maladie sérieuse, il avait tenu un discours analogue à Saisset et consorts qui voulaient l'empêcher de rien rétracter (comme si Cousin avait jamais songé à se prêter à une rétractation !), et qu'il leur avait dit que dans quelques années, dans quelques mois peut-être, on ne parlerait plus ni d'eux ni de lui-même, tandis que « l'Eglise, pendant de longs siècles encore, serait toujours l'Eglise ». — Et Montalembert lui aurait parlé de sa mort peut-être prochaine : « Préparez-vous, confessez-vous. » — « M. Cousin ne dit pas non, écrit Mgr Rivet, se recueillit et serra la main de M. de Montalembert. »

Cousin, avant de quitter Evian, vint prendre congé de l'évêque. L'entretien eut un caractère plus intime. Il fut fait allusion aux surprises de la mort. Laissons la parole à l'évêque :

« Voyez, lui dis-je, ce qui s'est passé pour Voltaire, pour Diderot, pour d'Alembert, et ce qui se passe encore aujourd'hui pour d'autres. Leurs disciples gardent leur porte pour les empêcher de faire, comme ils disent tous, le plongeon. » — Cela a paru le rendre rêveur. Mais on vint interrompre notre tête-à-tête. Nous dûmes nous quitter. M. Cousin me fit les adieux les plus affectueux, en me serrant fortement les mains et en me disant d'un ton ému : « Souvenez-vous de moi, Monseigneur, en bon et saint lieu. » — Il partit le lendemain.

Mgr Rivet confia à Mgr Morlot [1], archevêque de Paris, les espérances que lui avait laissées Cousin. Il lui écrit (10 août 1858) :

« Eminence, lors même que je ne vous serais pas redevable des visites que m'a faites M. Cousin à Evian, je ne m'en croirais pas moins obligé de vous faire part de ma conversation avec l'illustre philosophe. Votre esprit et votre cœur de pasteur en seront consolés, comme nous l'avons été, Mgr d'Annecy (Mgr Rendu) et moi, comme l'a été M. de Montalembert, etc. Il nous a été facile à tous de reconnaître que *la grâce divine sollicite vivement M. Cousin*. Toutes ses conversations en portaient l'empreinte, et, soit de vives expressions, soit des réflexions profondes, montraient, en toute occasion, les préoccupations habituelles de cet esprit distingué. Il est d'abord vivement affecté de la guerre que lui fait l'Ecole panthéiste des Renan et des Littré. Toutefois, il se montre plus sensible encore à la joie que laissent voir quelques prêtres et le parti de l'*Univers*.

« Il s'étonne, il s'afflige de ce que des amis de la religion croient pouvoir applaudir aux attaques dont le spiritualisme est l'objet, bien plus assurément que sa personne... Mais tout en nous avouant ce sentiment pénible et trop personnel, il ajoutait : *Je remercie Dieu qui me montre ainsi que mon règne, ou plutôt mon rôle en ce monde, est fini, et qui, en me retirant complètement de la scène des choses qui passent, m'avertit et me donne le loisir de m'occuper* enfin et uniquement des choses qui ne passent pas. »

Le cardinal Morlot était moins optimiste que l'évêque de Dijon :

« C'est une nature bien mobile assurément, où une foule de petites passions bouillonnent sans cesse, répond-il à Mgr Rivet. *Je ne le crois guère capable d'un de ces élans généreux* qui font passer sur tous les obstacles et fouler aux pieds le respect humain et le qu'en dira-t-on.

« Mais, rapprocher de l'Eglise et de Dieu ce grand esprit, c'est bien quelque chose... Au lieu de le pousser dehors, comme certains semblent s'acharner à le faire, et le livrer complètement aux plus mauvaises influences des ennemis irréconciliables du catholicisme... »

Et ici, le cardinal Morlot touche à la question, brûlante encore, de la mise à l'*Index* du livre de Cousin :

« Comment éviter l'*Index*? poursuit-il. Voilà près de deux ans que je le tiens en suspens. Il n'y a pas un mois que j'ai écrit à ce sujet au Saint-Père, qui est inquiet lui-même, qui voit bien ce que la situation présente de délicat, mais qui ne croit pas pouvoir temporiser indéfiniment... Mais les ardents insistent, disent qu'on est dupe, que ces condescendances sont autant de faiblesses, que sais-je? Ce sont de vrais aveugles qui ne comprennent ni nos temps ni nos besoins. Ce n'est pas par des algarades et des coups d'autorité que nous gagnerons du terrain... » (Lettre du 16 août 1858).

II. — L'évêque de Dijon cependant, qui réservait ses colères pour « Mgr de Poitiers et les hommes de l'*Univers*, » pour « ce parti ardent, irréfléchi, qui mettrait bientôt le feu aux quatre coins de la France si on le laissait faire » (lettre du 27 août 1858 à Mgr Morlot), — l'évêque de Dijon, qui lisait « avec une peine profonde et un bien triste pressentiment la fin de l'*Instruction synodale* de Mgr de Poitiers » (lettre du 6 septembre), — l'évêque de

[1] Mgr Morlot avait été, avant son épiscopat, vicaire général de Mgr Rivet. (Voir *Oraison funèbre de Mgr Rivet*, par le cardinal Perraud, in-8, 2 fr., Paris, Téqui, — se vend au profit du Petit Séminaire d'Autun). Mgr Rivet fut évêque de Dijon de 1838 à 1884, date de sa mort.

Dijon, de retour dans son diocèse, quelques semaines après les adieux d'Evian, revient à Cousin :

« Pardonnez-moi d'avoir tant différé de vous écrire, je tenais à vous dire combien j'aimais à me souvenir de nos conversations intimes et quelles douces espérances elles entretenaient dans mon cœur... Le monde s'éloigne chaque jour de vous, avec sa vaine gloire et le vain bruit de ses applaudissements, si variables, si trompeurs. Laissez à d'autres la scène mobile où vous avez si longtemps attiré les regards... La bonté de Dieu a daigné nous attendre avec patience, elle s'apprête à nous recevoir avec miséricorde, quelque tardif que soit déjà notre retour. Hâtons-nous de nous rendre à ses secrètes invitations pendant que la plénitude de notre intelligence peut encore donner quelque mérite à nos résolutions, à nos démarches. N'attendons pas que l'on nous porte dans le sein de l'Eglise : allons-y de nous-mêmes... » (Lettre du 4 septembre 1858).

A la lettre de l'évêque, de forme très soignée, spirituelle, émaillée de citations d'Horace, mais peu pénétrée et donc peu pénétrante, Cousin répond par un petit morceau certainement très léché et qu'il faut donner (lettre du 15 septembre 1858) :

J'ai été bien touché de tout ce que vous me dites, en digne évêque et en ami chrétien. Il semble, Monseigneur, que vous avez deviné mon faible : j'aime à être grondé, un peu doucement, comme vous savez si bien le faire, mais j'aime à l'être ; je le mérite, d'abord, et puis cela me fait du bien et me laisse des impressions salutaires. De toutes les vertus chrétiennes, celle que j'aime le plus, sans oser dire que je la cultive autant que je le devrais, c'est l'humilité, ce signe intérieur de la vraie pénitence [1]. Je sens mes misères, et je les offre à Dieu dans la componction de mon cœur. Cependant, Monseigneur, je ne voudrais pas vous laisser une erreur où vous paraissez être. Vous semblez *croire que la philosophie m'a éloigné du christianisme.* La fausse, en effet, en éloigne ; mais la vraie y ramène ; et *je n'ai pas à peser le scandale qu'exciterait M. Cousin chrétien, car ce scandale est donné ;* et, si vous lisiez les mauvais journaux, vous verriez, dans leur humeur contre mes ouvrages, une marque convaincante de mes sentiments. Je n'ai plus la foi vive de ma mère, mais *j'en ai une autre, plus réfléchie.* Je ne prétends pas qu'elle soit parfaite, mais *elle repose sur des fondements inébranlables.* Croyez bien une chose, Monseigneur : c'est que je laisse bien à désirer sans doute, et qu'il faut bien prier Dieu pour moi, mais que je suis avec vous sincèrement et sérieusement, et que *le triomphe du christianisme est mon plus cher désir.* Je vous le dis du fond de mon cœur, et sans nul autre objet que de rassurer un loyal évêque qui craint de donner place en son cœur à un ennemi. Non, je suis un ami, et un ami *bien désintéressé ; car je ne suis pas dans les ordres, je n'espère pas être archevêque ou cardinal ;* je ne suis mû que par des sentiments où le moi humain n'a pas d'accès. Savez-vous pourquoi je suis bien aise que notre saint et cher ami, le bon cardinal (Morlot), ait détourné la main du Saint-Père prête à signer la condamnation de mon livre ? C'est *pour la religion, qui ne pouvait gagner à paraître avoir un ennemi dans un homme sincère et instruit.* Pour moi, je ne crains rien ; je suis vieux, malade, au terme de ma carrière, et ayant à jamais renoncé à ce qu'on appelle fortune et grandeur. Je ne crains que Dieu ; je le crains, mais je l'aime aussi, et j'espère en sa miséricorde. L'Eglise est, à mes yeux, la dépositaire des vérités saintes sur lesquelles repose *le salut moral* du genre humain ; elle est notre institutrice et notre mère, et elle me frapperait que je ne la bénirais pas moins.

J'espère, Monseigneur, que les eaux d'Evian vous ont fait du bien, et que la reconnaissance vous y ramènera l'année prochaine...

On le voit, Cousin ne faisait pas un pas en avant, ne lâchait aucune de ses positions. Sous l'enveloppement des formes, sa lettre était une ironie. L'évêque le sentit, et eut peut-être le tort, dans sa réponse, de laisser voir qu'il l'avait senti trop vivement. Quand on entreprend une conversion, il y faut un peu moins de hâte et plus de patience, moins de confiance en la discussion humaine et plus de teinte surnaturelle. La lettre de Mgr Rivet est du 20 janvier 1859 ; elle est fort longue ; nous en donnons les points les plus saillants :

Monsieur, depuis plus de deux mois je me sens pressé de vous écrire.

J'ai lu et relu votre lettre du 15 septembre dernier, et tout en admirant les sentiments honorables qu'elle exprime, tout en louant les fermes convictions qu'elle suppose, je n'ai pas pu ne pas regretter le vague dans lequel elle se tient relativement aux points essentiels et aux conclusions pratiques sur lesquelles j'avais cru pouvoir me permettre d'appeler votre attention.

J'ose aujourd'hui revenir à la charge...

Nous sommes, vous et moi, Monsieur, parvenus à un âge où les pensées sérieuses et les démarches réfléchies sont plus habituelles. Hommes d'études, l'un et l'autre, également séparés du bruit et des agitations du monde, quoiqu'à des titres divers, *nous pouvons plus facilement échapper à l'influence des opinions et ne relever que de nous-mêmes* pour nos pensées, nos affections et nos actes.

C'est en me plaçant à ce point de vue, et en vous y mettant vous-même, que je viens insister sur les observations que j'avais pris la liberté de vous soumettre, et auxquelles, permettez-moi de vous le dire, vous n'avez pas répondu, comme j'aimais à l'espérer.

Vous me dites, Monsieur, que vous aimez être grondé, et vous ne m'en voulez pas de le faire, parce que, dites-vous, je le fais si bien que vous y trouvez un nouveau motif pour vous exciter à la pratique des vertus chrétiennes, et particulièrement de l'humilité, que vous affectionnez.

J'accepte volontiers ces bonnes paroles, quoique dites en forme de badinage ; mais je ne puis les regarder comme une réponse catégorique à mes fraternelles réflexions.

Je n'avais ni le droit ni la prétention de vous gronder, très cher Monsieur. Je suis pour vous une connaissance trop récente pour me le permettre, et mon caractère épiscopal ne me paraît pas devoir m'y autoriser. Non. Peut-être cependant nos conversations si intimes, vos ouvertures si franches et si cordiales auraient pu m'en donner la tentation. Toutefois, je ne crois pas y avoir succombé, et ma lettre, quelque peu pressante sans doute, n'a jamais affecté le ton du reproche...

Après ce préambule justificatif que Cousin dut trouver un peu long et que nous abrégeons, l'évêque presse son néophyte de mettre sa vie en harmonie avec « les sentiments ou les croyances, ou du moins les aspirations » qu'il a cru voir en lui, c'est-à-dire d'en venir à la pratique.

...Or, Monsieur, vous voulez bien me dire : *Je suis avec vous sincèrement d'esprit et de cœur.* Oui, je le crois ; mais cette union de nos âmes, de nos sympathies,

[1] Sur l' « humilité » de Cousin et sur quelques-unes de ses autres « vertus », voir l'exquise biographie qu'a donnée de lui son secrétaire Jules Simon (in-12, 2 fr., Paris, Hachette).

de nos aspirations, de nos croyances, ne saurait suffire. La société civile dont nous sommes membres attend des preuves extérieures de cette union, pour y croire ; et la religion les exige pour vous en tenir compte.

Et ne me dites plus : « Lisez les mauvais journaux ; voyez ce qu'écrivent contre moi Littré et Renan... »

Il est vrai que je puis conclure de ces diatribes passionnées que vos principes actuels déplaisent aux impies. Mais, entre eux et nous, il y a place encore pour un *quasi-christianisme* qui peut provoquer leur courroux, mais qui n'est point assez complet ni assez exact pour rassurer notre foi et vous justifier vous-même. Vous n'êtes point, c'est clair, avec les impies ; mais êtes-vous réellement avec les vrais chrétiens, comme vous me le dites ?... Non ; tant que vous ne remplirez pas les devoirs qui montrent le vrai chrétien... Croire en Jésus-Christ sans oser le dire et le montrer ; croire à l'Eglise qu'il a établie, et négliger les devoirs qu'elle impose, est-ce être réellement chrétien ?... Les actes, sans la foi, sont de l'hypocrisie ; la foi, sans les actes, est une foi morte... L'orgueil humain, les passions peuvent se révolter et se plaindre ; ...la vraie philosophie détruit facilement ces vains sophismes et démontre, avec l'Apôtre, que pécher contre un point de la loi, c'est violer la loi tout entière...

Décidément l'évêque de Dijon pouvait être pressé de croire à la conversion des mécréants ; mais il n'avait point la patience d'y travailler ni l'âme qu'il y faut pour aider l'action de la grâce. Il poursuit :

Vous me dites, monsieur, que vous honorez l'Eglise, et que ses rigueurs elles-mêmes, si elle en venait là avec vous, ne vous empêcheraient pas de la bénir... Certes, voilà de nobles sentiments et de bien belles paroles ; mais, pourquoi ne pas épargner à cette Eglise si vénérée la douleur de se montrer si rigoureuse envers un fils qu'elle aime, et qu'elle cherche à ramener sur son sein maternel ?

Quoi ! l'Eglise est à vos yeux la dépositaire des vérités finales sur lesquelles repose *le salut moral du genre humain !*... N'a-t-elle donc à sauvegarder que les vertus morales et sociales qui empêchent le monde de sombrer dans la corruption et la pourriture ? Sa mission se borne-t-elle, en effet, à dire aux hommes : Vous ne tuerez pas ; vous ne serez pas adultère, etc.?

...L'Eglise, votre *institutrice* et votre *mère*, a donc le droit d'exiger la soumission de votre esprit à ses enseignements et de votre volonté à ses préceptes... Vous devez croire sans restriction ce qu'elle enseigne, pratiquer sans négligence ni omission tout ce qu'elle prescrit, condamner tout ce qu'elle condamne, et marcher fidèlement, humblement et ouvertement dans la voie qu'elle vous trace...

Voilà qui s'appelle parler. Jamais controversiste ne mania plus impérieusement la dialectique. Jamais prédicateur de Carême ne fut plus tonitruant. Combien plus paternelles, plus pastorales étaient, à la même date, ces *Instructions* de Mgr Pie qui causaient une « peine » si « profonde » et donnaient de si « tristes pressentiments » à Mgr Rivet !

Il faut y penser, Monsieur, poursuit l'évêque ; il faut y penser sérieusement, activement, résolument. Vous me dites : « Je suis vieux, malade, au terme de ma carrière... » N'est-il pas temps alors, cher monsieur, de se préparer à cette autre vie qui nous attend au delà du terme de celle-ci ?... L'âge, la maladie, nous le recommandent à l'envi. La crainte de Dieu, ce commencement de la vraie sagesse, ne nous conseille-t-elle pas de prévenir l'examen et les arrêts de sa justice ? Ne vous endormez pas dans cette fausse sécurité qu'inspire à des esprits irréfléchis la souveraine bonté de ce grand Dieu. Et, ne serait-ce pas, en effet, tout à la fois aveuglement et ingratitude de nous faire un motif de désobéissance de cet amour infini qu'il nous a témoigné ? Et l'amour que nous croyons avoir pour Dieu, est-il digne de lui, est-il sincère, est-il réel, s'il ne nous porte pas à lui obéir en tout et toujours ?

...Je vous ai parlé comme à un *croyant*, comme à un *chrétien catholique*. Auriez-vous quelques points à étudier, à éclaircir, historiques, dogmatiques ou de discipline, peu importe ! Vous avez auprès de vous des maîtres en Israël ; vous avez des rapports faciles et intimes avec Mgr Dupanloup et Mgr Cœur, avec les professeurs de la Sorbonne : voyez-les, et exposez-leur vos doutes, et certainement vous en recevrez des réponses telles que bientôt le plein jour se fera sur ces points encore obscurs pour vous aujourd'hui...

Cousin fit attendre sa réponse deux mois :

Monseigneur, écrit-il le 1er avril 1850, vous le voyez, je vous ai imité ; je vous réponds un peu tard ; mais veuillez être bien convaincu, je vous en conjure, que je n'ai pas été choqué, comme vous paraissez le craindre, de la liberté de vos paroles : loin de là : je tiens votre lettre si pressante et si vive comme un témoignage d'amitié chrétienne. J'y corresponds par une sincère reconnaissance et par une haute estime.

Mais, comme vous l'avez bien senti, je ne puis me livrer de loin à une discussion théologique, et il m'en faut revenir à la seule chose que je puisse offrir, *mes bonnes dispositions et la résolution inébranlable de ne pas nuire à la foi chrétienne*, ou plutôt, si vous me permettez de le dire en toute humilité, de *la servir dans la carrière de toute ma vie : la philosophie.*

Entendons-nous bien, Monseigneur, je ne suis pas théologien, je ne veux pas l'être, et l'Eglise n'a pas à craindre en moi un homme qui entreprenne de changer le moins du monde ses saints enseignements ; je ne suis, et ne veux être que philosophe.

Je m'incline sincèrement devant la Révélation. Je la crois et professe la croire à la fois *nécessaire et bienfaisante au genre humain ;* mais je ne me porte que pour être l'interprète de la raison naturelle.

Je m'applique à établir, contre le matérialisme et l'athéisme renaissants, les croyances sans lesquelles le christianisme est sans fondement... Je sers donc la religion chrétienne, puisque je lui fraye la voie. Je ne conduis pas dans le sanctuaire ; cela n'appartient pas à la raison et à la philosophie ; cela n'appartient qu'à la grâce et à la théologie ; mais j'ouvre la porte.

Telle est mon entreprise, ma mission, si je l'ose dire : et cette mission, je l'aurais accomplie bien utilement pour l'Eglise, si l'Eglise avait voulu me comprendre et me laisser faire.

... Les accusations dont ma philosophie a été l'objet ne reposent sur aucun fondement. Je connais bien mes intentions, Dieu les avait bénies ; j'en recueillais le fruit dans tant de jeunes âmes sauvées du matérialisme, dans tant de pieuses femmes et d'honnêtes gens qui s'édifiaient à cette lecture, avant que mes ennemis, égarés par l'esprit de parti, ne m'eussent rendu suspect à l'Eglise.

Si je vous rencontre cette année à Evian, Monseigneur, je vous apporterai le pauvre livre, objet de tant d'accusations. Vous le lirez dans le loisir de la vie des eaux, et, si vous avez quelque bonne correction à m'indiquer[1], j'en ferai mon profit.

A la fin de cette lettre, je m'aperçois que je n'ai pas répondu à la partie de la vôtre où vous m'adressez de si affectueux et pressants conseils sur la nécessité de me soumettre aux pratiques de l'Eglise. Mais, croyez-moi, *sur ce point délicat et intime, reposez-vous sur notre saint ami, mon bon et vénéré Pasteur* (Mgr Morlot).

[1] Il y avait plus de deux ans que les corrections lui avaient été indiquées de Rome même.

Plus je le connais, plus je l'aime, et plus il m'est doux de remettre tous mes intérêts entre ses mains.

Cette lettre du philosophe n'était que trop claire, Mgr Rivet la transmit au cardinal Morlot : « Elle n'est pas ce que je voudrais, il s'en faut, note-t-il. Cependant, il me semble qu'elle dénote *un pas de fait* vers la vérité et la foi (??). Il y a surtout une phrase, vers la fin, qui me paraît vous préparer une porte pour pénétrer un jour dans cette âme... On gémit, et l'on ne peut s'empêcher d'espérer. »

On n'a pas retrouvé trace de correspondance ultérieure entre Cousin et Mgr Rivet. L'entrevue d'Evian n'eut pas lieu : la guerre d'Italie venait d'éclater, et l'évêque ne crut pas devoir quitter son diocèse.

Le cardinal Morlot continua jusqu'à sa mort (29 décembre 1862) de voir et d'entourer Cousin, mais sans le déterminer à l'acte de foi. Il était difficile, dès ce temps-là, aux esprits sains, et il ne vient plus à l'esprit de personne aujourd'hui, après surtout les révélations de Taine et de Quinet, de croire à la sincérité de ce qu'on a appelé « l'évolution chrétienne de Cousin ; » et l'on ne se défend pas de la pensée que, grisé toute sa vie d'admirations et de flatteries et n'en recueillant plus dans le camp de la libre-pensée, le philosophe eût été très désireux de se faire une clientèle de thuriféraires parmi les catholiques, sans embrasser aucune des obligations intellectuelles et morales qu'impose le catholicisme. Jusqu'au dernier moment, et huit années durant après cette correspondance avec Mgr Rivet, il berça d'espérances ses amis crédules. Il mourut subitement à Cannes, le 13 janvier 1867 ; un prêtre qui se trouvait là ne put avoir de lui aucun signe de connaissance. La parole de repentir ne fut pas dite devant les hommes : puisse-t-elle l'avoir été devant Dieu [1] !

III. — Novalis, s'il eût vécu, fût-il revenu au catholicisme ? C'est la question qui a défrayé la critique allemande au cours du siècle écoulé. Pour un catholique qui ne s'embarrasse pas de répugnances protestantes, la réponse ne semble pas douteuse.

Novalis est l'un des noms les plus doux de la littérature allemande, « la petite fleur bleue » du romantisme naissant. Toutes les anthologies lui font une place, et nous en avons tous retenu quelques strophes au fond de nos mémoires. Sa vie, qui ne fut que de vingt-neuf ans (1772-1801), tiendrait en quelques lignes ; son œuvre tient en quelques pages : un chapitre de *Henri d'Ofterdingen*, cinquante pages de poésies, un petit conte philosophique, un article de dix pages sur *le Christianisme*, et quelques *Fragments* extraits par ses amis de ses cahiers de notes. Mais son influence remplit tout le XIXe siècle. De Schleiermacher à Théodore Fontane, tous les écrivains allemands se sont accordés dans un hommage unanime [1]. Il est toute la poésie de la « romantique » allemande. Il a créé comme une forme nouvelle de l'ancienne sensibilité nationale, un état romantique foncier dont on chercherait vainement la trace au XVIIIe siècle allemand (pas plus d'ailleurs qu'au XVIIIe siècle français) et qui désormais survit à toutes les variations des écoles et des genres. C'est l'inspiration de Novalis que l'on retrouve au fond de l'art wagnérien : choix des sujets, doctrine artistique, procédés pratiques, tout le drame de Wagner est comme pressenti dans les *Fragments* de Novalis. Et c'est au nom de Novalis que, depuis quelques années, la jeune critique allemande proclame la faillite définitive du naturalisme et présage l'avènement d'un esprit nouveau [2].

[1] La *Quinzaine* (1er mai) a publié sur Cousin des souvenirs inédits de Dubois, le fondateur du *Globe*. Dubois fut vivement dévoué à Cousin, il fut son collaborateur, après 1830, dans les conseils de l'Université ; il lui rendit des services signalés et le tira de plus d'un mauvais pas. Mais cela ne l'empêchait pas de saisir les lacunes et de mettre en garde ses jeunes amis Jouffroy et Damiron contre l'engouement insensé qu'excitait, en 1817 et 1818, le brillant professeur de philosophie.

« Entre nous, écrit-il à Damiron, la clarté n'est pas le talent de Cousin. Pour peu qu'il continue, il lui faudra un dictionnaire pour sa langue...

« Je n'aime pas le passage où vous vous appuyez de Cousin. Il est faible, Cousin. Je l'admire. Son beau talent, son génie philosophique même, si vous voulez, le mèneront loin, mais dans les espaces, dans la nébuleuse philosophie de Kœnigsberg. Déjà, il ne touche plus à la terre... Ne perdons jamais pied. Voilà la vraie sagesse. Ne prenons jamais ses ailes qu'à bon escient... Je lis quelquefois Cousin ; je le juge parfois. Il n'y a dans cette tête ni fixité, ni méthode. *Il rêve la philosophie.*

« Je l'ai souvent épié dans ses raisonnements ; il y a rarement de la suite, de la rigueur. C'est une inspiration qui exalte, une éloquence de tribune qui terrasse, un langage d'imagination qui éblouit, et surtout de beaux élans qui enlèvent et commandent les bons cœurs... Nous l'admirerons, nous l'aimerons ; mais nous tâcherons de ne pas le croire sur parole... Cousin fera plus de bien par ses amis et ses élèves que par lui-même, si ses amis et ses élèves ne jurent pas dans sa parole. Il jette les vérités à pleines mains, mais il les jette pêle-mêle. Souvent aussi, il se place au milieu des nuages ; de vifs éclairs partent du ténébreux séjour. Mais enfin, ce ne sont que des éclairs. Il ne faut pas les prendre pour le grand jour. »

A cinquante ans de là, au lendemain de la mort de Cousin, Dubois pouvait écrire (1868) : « Pendant cinquante ans, je l'ai suivi pas à pas, toujours observé, sans être jamais disciple. »

[1] L'Allemagne a célébré son centenaire l'an dernier, avec une ferveur intime et discrète, comme il convenait. Voir les articles que lui ont consacré M. de Wyzewa (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre) et M. Maurice Muret (*Quinzaine*, 16 février 1902), ce dernier protestant et d'humeur moins sympathique ; — *Novalis, der Romantiker*, par Ernest Heilborn, 1 vol. ; *Novalis Schriften*, 3 vol., Berlin, Reimer, 1900.

[2] On a publié cette année une *Histoire de la Littérature allemande (Geschichte der deutschen Litteratur*, par Adolphe Bartels, 2 vol., Leipzig, 1902, étudiée par M. de Wyzewa, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1902), qui est tout à fait une nouveauté. Pour la première fois, au lieu de se borner à des nomenclatures sans ordre ni lien, à des recueils de notices, comme on faisait jusqu'ici, on essaie de nous tracer un tableau vivant, enchaîné, de l' « évolution historique » de la littérature allemande et les étapes successives de l'évolution des divers genres. Pour la première fois, le mouvement séculaire de la littérature allemande nous apparaît dans sa suite et son unité. Le plan général de M. Bartels est celui même du *Manuel d'Histoire de la littérature française* de M. Brunetière.

Il divise la littérature allemande en huit grandes périodes :

La première : tout le moyen âge, du *Beowulf* et des *Nibelungen* à la Réforme, « période de la littérature

Trois hommes qui tous trois l'avaient connu dans leur jeunesse, Frédéric Schlegel, Schleiermacher, Henri Steffens, se sont rencontrés ensuite à lui donner l'épithète de « *divin* » : sans doute voulaient-ils désigner par là cet indéfinissable rayonnement de génie qui après cent ans continue à émaner de son œuvre. Mais lui-même a trouvé un terme meilleur pour en définir. Un de ses *Fragments* se termine par ces mots, en français : *Toujours en état de poésie*. C'est *en état de poésie* qu'il a vécu toute sa vie. La poésie, écrit-il encore, est la seule réalité absolue. Plus une chose est belle, plus elle est vraie. Il a transformé en poésie mille sujets qui sous d'autres plumes y sont si réfractaires, l'histoire, la politique, le médecin, la philosophie de Fichte, et sa religion protestante qui, à mesure qu'elle se poétise, revient si doucement au catholicisme ! Il a transformé en poésie tout ce qu'il a touché ; et c'est pourquoi son œuvre après un siècle garde ce parfum de fraîcheur et de candeur qui est tout lui-même. Car, comme dit Carlyle, « jamais œuvre ne fut plus étroitement rattachée à l'être de son auteur. »

Son nom était Frédéric de Hardenberg. Il naît le 2 mai 1772 au château de Wiederstedt (alors dans le comté de Mansfeld, aujourd'hui Saxe prussienne), ancien couvent ruiné depuis la guerre de Trente Ans. Son père, tenant farouche de l'ancien régime, le soumet à une discipline impitoyable et aux pratiques mystiques des Frères Moraves. En 1790, collège d'Eisleben. L'année suivante, Université d'Iéna, où Schiller l'initie à la poésie. Des échappées ardentes de sensualité ; nombreux duels, aventures galantes plus nombreuses encore, dettes écrasantes... Son père, effrayé, le recommande à Schiller, qui révèle au jeune homme les « fins supérieures. » Novalis est « converti », fuit Iéna pour Leipzig.

A Leipzig il trouve (1792) Frédéric Schlegel, qui à quinze ans de là devait revenir au catholicisme et jeter un tel éclat sur l'école romantique. Tous deux avaient vingt ans ; tous deux furent conquis l'un à l'autre dès le premier instant. — « Il m'a plu infiniment, écrit Schlegel, je lui ai plu aussi, et bientôt il m'a ouvert au large le sanctuaire de son cœur. Tout jeune, d'éducation raffinée, un charmant visage avec des yeux noirs d'une expression magnifique. Et une rapidité de conception et d'élaboration vraiment surnaturelle. Figure-toi qu'il ne tient pas à la vérité, mais à la beauté !... Il dit qu'il n'y a au monde rien de mauvais, et que l'humanité, partie de l'âge d'or, finira tôt ou tard par y revenir. Jamais je n'ai vu une aussi parfaite gaieté de jeunesse. »

Le soir où Novalis, dans une petite chambre d'étudiant, à Leipzig, « exposa son opinion » devant Frédéric Schlegel, de ce soir-là date l'école romantique allemande. — Mais les réalités malsaines reprennent le jeune homme. Désespéré des révoltes de son corps, il s'arme de courage, dit adieu aux études et demande à entrer, à Eisleben, dans un corps de cuirassiers : faute de fortune, on le refuse. Il essaie alors d'une troisième Université, la plus studieuse de toutes et la plus paisible : Wittenberg. En une année de Wittenberg il achève son droit, et l'administration l'envoie faire son stage à Tennstedt (Thuringe, entre Erfurt et Mühlhausen).

A peine y est-il installé (octobre 1794), qu'il lui arrive une aventure, décisive cette fois pour sa vie morale. Le hasard d'une tournée administrative le conduisit dans un château du voisinage, habité par un certain baron de Kühen, qui lui présente ses enfants. Parmi ceux-ci, était une jeune fille de treize ans, Sophie. Ce fut le coup de foudre. Novalis, dès qu'il la vit, se prit pour elle d'un amour passionné, nouveau dans sa vie. Tous les soirs, depuis lors, par vent et pluie, il revint au château de Grüningen, jouir quelques instants de la présence de Sophie. Cinq mois après, ils étaient fiancés (mars 1795).

La « petite fleur bleue », Sophie de Kühen, était assez insignifiante ; mais Novalis était poète. L'enfant devint pour lui une muse divine. Et, de même que dans le *Canzoniere* il faut lire « philosophie » partout où Dante écrit « Amore » et « donna gentile », — de même il faut prononcer « Poésie, Vertu, Amour ou Science » chaque fois qu'on trouve dans *Ofterdingen* les mots « petite fleur bleue » ou « Mathilde ».

Or, à la fin de cette même année 1795, Sophie tombe malade, s'alite, est déclarée en danger de mort ; et Novalis est rappelé à Weissenfels, à vingt lieues de Sophie. L'absence donne des ailes

populaire, religieuse et chevaleresque » : c'est cette littérature, celle du XIII^e^ siècle surtout, que l'illustre Bœhmer, le maître de Janssen, mettait au-dessus de toute la littérature du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle ;

La seconde : XVI^e^ et XVII^e^ siècles : période de la « littérature bourgeoise et savante, » représentée, au XVI^e^ siècle, par Luther, Hans Sachs, Ulrich de Hutten, le poète alsacien Fischart, Opitz, le père de la nouvelle métrique allemande, et au XVII^e^, par le tragique et satirique Gryphius et le conteur Grimmelshausen, qui, avec son histoire de *Simplicissimus*, a créé en Allemagne un type très caractéristique du roman picaresque ;

La troisième, de 1675 à 1760, période des écoles française et anglaise ;

La quatrième : la période classique, jusqu'en 1800. Gœthe et Schiller, préparés par Klopstock (1745), Lessing, Wieland et par les maîtres du *Sturm und Drang*, Herder, Bürger, Claudius, puis Voss et les deux frères Stolberg, dont les œuvres ont « ouvert les cœurs allemands à la profonde beauté des littératures anciennes » ;

La cinquième : la période *romantique*, de 1800 à 1830, Hœlderlin, les frères Schlegel, Novalis, Tieck, Clemens Brentano, Eichendorff, Uhland, Chamisso ;

La sixième, nommée par M. Bartels *post-classicisme* et *post-romantisme :* période de la *Jeune Allemagne*, qui s'inspire plutôt du romantisme, et de Grillpartzer, Rückert, Platen, qui se rattachent plutôt à l'école classique ;

La septième et la huitième : de 1850 à 1900, correspondent assez exactement à celles que nous avons vues se succéder durant le même intervalle dans la littérature française : l'une *réaliste* (romans de Freytag et de Reuter, drames de Hebbel et d'Otto Ludwig), l'autre qualifiée par M. Bartels « décadence » : et en effet, c'est que rien n'égale la vertu stérilisante du nouvel Empire ; et les périodes guerrières, qui chez d'autres peuples ont été si souvent suivies de renouveaux poétiques et artistiques, dans l'Allemagne prussifiée n'ont abouti jusqu'ici qu'à un abaissement inouï du goût.

à son amour, le transfigure. L'enfant meurt le 19 mars 1797; Novalis se jure de continuer à ne vivre que pour elle. Il note chaque soir la place qu'a tenue la défunte dans sa journée, impitoyable à s'accuser de froideur ou de négligence. Il y a là trente pages qui sont des plus étonnantes pour un psychologue : « J'ai souvent pensé à Sophie, mais pas avec intimité, trop froidement... Sophie doit de plus en plus vivre en moi, et je dois vivre en elle... Aujourd'hui, viril et sage. Beaucoup pensé à Sophie, bravement et librement... Elle est la plus haute, l'unique. Ah ! si je pouvais, à chaque instant, me rendre digne d'elle !... Et d'autant plus il fait clair en moi et autour de moi... »

Novalis vécut ainsi de longs mois, absorbé dans le culte de son idéal. Car pour lui, ce n'est plus d'un simple souvenir, c'est d'une création absolument idéale qu'il s'agit. L'image matérielle de la morte s'enfonce dans le lointain ; mais, à mesure, surgit l'idée même de l'amour, de la beauté et de sa forme suprême qui est la sagesse. Jamais, depuis Dante et Pétrarque, on n'a vu pareille idéalisation de l'objet aimé. Et il faut en conclure sans doute que ce sont là des voies tout à fait exceptionnelles, extraordinaires, mais aussi que la grâce ne s'interdit pas les voies extraordinaires et perce parfois de singuliers nuages pour atteindre notre cœur. Depuis que Dieu est né à Bethléem, il semble ne faire fi d'aucun berceau pour nos renaissances spirituelles. Frédéric Schlegel, l'ami de Novalis, trouva en Dorothée Veit le meilleur appui d'une foi encore aux langes; or, cette Dorothée était mariée et mère de deux enfants quand Schlegel l'enleva et en fit sa maîtresse ; elle était juive, son époux lui fit la grâce de mourir bientôt, elle devint l'épouse légitime de Schlegel, tous deux abjurèrent le même jour, et Dorothée, apôtre d'une force de persuasion irrésistible, convertit ensuite les deux fils du mari qu'elle avait abandonné, convertit sa nièce Augusta, convertit sa sœur Henriette, apôtre aussi à son tour et célèbre dans la société distinguée de Paris au temps de Louis-Philippe.

En Novalis aussi, l'amour rouvrait les sources de la foi en même temps que celles de la poésie. C'est de ces années 1798 et 1799 que datent ses *Chants à Jésus*, ses *Chants à la Vierge Marie* et son *Hymne à la Nuit*, d'une imagination si hautement chrétienne : hymne à la nuit envisagée comme symbole de la vie intérieure, de l'amour, de la beauté, symbole de la victoire suprême de l'âme, de son affranchissement des mauvaises ombres de notre prétendue réalité terrestre, nuit qui seule est la vraie lumière et nous rend à notre patrie éternelle. Au lit de mort de sa bien-aimée, il s'est rappelé les prières qui, enfant, l'ont consolé, bercé, l'ont conduit à ses premiers rêves.

Les âmes vulgaires ou peu clairvoyantes pourront rire de son amour ; et on les excuserait peut-être d'en rire, si cet amour ne s'était épanoui en piété, en la piété simple et profonde d'un enfant. Vainement dans ses *Fragments* chercherait-on l'ombre d'un doute, ou seulement d'un effort pour persévérer dans la foi. Rien n'a troublé la naïveté de sa foi à la vérité des dogmes chrétiens. Même la philosophie n'a fait que l'attacher davantage à Dieu. Il s'est épris de l'idéalisme subjectif de Fichte ; mais il en conclut aussitôt la nécessité pour le *moi* d'avoir un guide et un juge au-dessus de lui, et la conception du monde comme *apparence* stimule chez lui le besoin de s'appuyer sur une réalité plus haute et certaine.

Et pour se délasser de Fichte et de Schelling, il écrit ses hymnes à Jésus et à Marie. Rien de plus pur et de plus profond ; c'est tout son cœur qui s'y exprime. Il y dit ses regrets et ses espérances ; chaque vers laisse transparaître son âme.

Dans ses *Chants à Jésus :*

Il est mort, et pourtant, tous les jours, — tu reçois son amour et tu le reçois lui-même. — Tous les jours, pour qu'il te console, — tu peux doucement l'attirer dans tes bras.

Ce que tu as perdu, il te l'a retrouvé. — Ce que tu aimes, il te le garde. — Et à jamais reste lié avec toi — ce que sa main t'a une fois rendu !

Et *à Marie :*

Entends comme je t'appelle ! — Ce qui me manque, tu le vois en moi. — Douce mère, laisse-toi toucher ! — Consens à m'accorder un signe de ta grâce ! — Tout mon être ne repose qu'en toi : — pour un seul instant, viens près de moi !

Souvent, *dans mes rêves*, je t'ai vue — si belle, si intime de cœur ; — et le petit Dieu, sur tes bras, — voulait prendre pitié de mes peines ; — mais toi, tu relevais ton regard hautain — et tu t'en retournais dans la gloire des nuées.

Tu sais, reine chérie, — que tout entier je suis à toi. — N'ai-je pas jadis, il y a de longues années, — éprouvé en moi ta bienfaisante faveur ? — Lorsque j'avais encore à peine conscience de moi-même, — n'ai-je pas été admis à boire le lait de ta poitrine ?

Mille fois tu es venue près de moi, — et avec une joie d'enfant je t'ai vue — et ton enfant m'a tendu ses petites mains, — tandis que tu me souriais tendrement — et que tu me donnais des baisers de mère, ô temps bienheureux !

Loin de moi est maintenant ce monde enchanté ; — depuis longtemps la souffrance l'a remplacé en moi. — J'ai erré et péri tristement. — Mon péché a-t-il donc mérité une telle peine ? — Comme un enfant, je touche les plis de ta robe. — Mère, réveille-moi de ce mauvais rêve !

Et, si seul un enfant peut contempler ta face — et jouir de ta présence auprès de lui, — alors dénoue les liens de l'âge — et fais de moi, mère, ton enfant ! — Mon amour enfantin, ma foi enfantine, — vois-tu, je les ai gardés depuis cet âge d'or !

Toutefois, si Novalis était toujours « en état de poésie, » il ne faisait pas métier de poésie. Il se dévouait très généreusement à sa fonction, à l'administration des salines de Weissenfels. Il allait achever (1797) ses études d'ingénieur aux mines de Freiberg (près Dresde). Sa curiosité scientifique s'étendait à tout ; de tous côtés des spécialistes lui soumettaient leurs expériences. Tout lui apparaissait sous la catégorie de la beauté poétique, ce qui ne veut nullement dire que tout se volatilisât en vaine rêverie. Ses *Fragments* abondent en indications très positives. On y trouve la théorie du

transformisme, le pressentiment de la photographie, le pressentiment de l'origine infectieuse des maladies, l'idée des sociétés coopératives et des colonies ouvrières. Il eût rêvé de tirer des sciences une sorte de « système de la nature, » un immense poème qui fût tout ensemble une œuvre de beauté et la plus haute expression de la réalité.

C'eût été là, autant qu'on en peut juger par ses notes, le plan de son *Henri d'Ofterdingen*, vaste *Organum* qui eût réalisé et chanté cette transformation morale de la nature où il vit toujours l'idéal de l'activité humaine. Il n'eut le temps d'écrire que le premier chapitre de cette œuvre énorme (avril 1800), et ce premier chapitre ressemble plutôt à un conte entremêlé de chansons; mais c'est la perfection même de l'idéal romantique. Pas une ligne n'en a vieilli. *Henri d'Ofterdingen* reste à jamais un « programme » poétique. « Je voudrais maintenir tout le chapitre dans une tonalité bleue, disait Novalis, avec un jeu d'autres nuances dans les arrière-plans. » Le bleu n'en a point pâli. Devant l'exquise douceur du style et des images d'*Ofterdingen*, Brentano et Eichendorff ont quelque chose de lourd, de grossier ou de faux.

Cette année 1800, ses amis les Schlegel lui demandent un article pour une revue, l'*Athenæum*, qu'ils venaient de fonder à Iéna. Il écrit l'article, l'envoie à Iéna, laissant aux Schlegel la liberté de l'intituler, à leur gré, « *Le Christianisme*, » ou « *Europe*. » L'article fut jugé trop « catholique, » et ne parut pas. Novalis y débutait par un tableau de l'âge d'or du christianisme, des « heureux temps où l'Europe était une terre chrétienne, où une seule et même chrétienté l'habitait tout entière. » Description idéale de la vie des peuples au moyen âge, la prédication, les légendes, les fêtes, le culte de la Vierge surtout, de la Vierge que Novalis aimait et priait avec tant d'intimité [1]. Il regrette aussi cette papauté qui savait combattre les opinions individuelles contraires à l'esprit de l'Eglise et prévenir les découvertes prématurées dans le domaine de la science. — Mais « l'histoire est faite d'évolutions montantes et descendantes; » et cette admirable unité religieuse et morale s'est un jour dissoute. Le désordre, la corruption, l'égoïsme ont pénétré dans l'Eglise. Une réforme est devenue nécessaire. Mais, comme toute révolution, le protestantisme eût dû n'être qu'un régime passager : le tort de ce régime révolutionnaire a été de se déclarer depuis lors en permanence.

Et ce n'est pas tout. Luther a traité le christianisme de la façon la plus arbitraire, a méconnu son esprit, a promulgué *une religion nouvelle, fondée sur l'universalité sacrée de la Bible;* et ainsi, malheureusement, s'est mêlée à la religion une science terrestre et prosaïque entre toutes, *la philologie*, dont l'influence depuis lors a toujours grandi. Luther lui-même, d'ailleurs, a été promu par bon nombre de protestants à la dignité d'évangéliste, et sa traduction est devenue un ouvrage canonique.

Or, rien n'est plus contraire à l'esprit religieux que la lettre, rien ne paralyse davantage le sentiment religieux. Autrefois, son influence mauvaise se trouvait neutralisée par la grande richesse et variété du dogme catholique, par l'ésotérisme de la Bible, par l'autorité des conciles et du Pape; mais désormais ces contre-moyens étaient détruits, la Bible était mise aux mains de tous; et de jour en jour, la lettre de la religion, l'ébauche abstraite et sèche qu'en renferme la Bible, ont contribué davantage à empêcher l'Esprit-Saint de vivre, d'agir, et de se révéler librement.

En sorte que le temps est venu d'une « complète atonie des organes supérieurs de l'humanité, la période de l'effacement total de la foi. » La réflexion s'est substituée à la croyance. Les hommes, faute de religion, se sont réfugiés dans la science; la science n'a pu qu'agrandir encore le vide de leurs cœurs. « Une forme de pensée s'est produite qui s'est arrogé le nom de *philosophie*, et qui a eu pour unique programme d'aller à l'encontre de toutes choses anciennes, mais particulièrement de la religion... D'un mouvement naturel et inévitable, elle s'est attaquée aussi à tous les objets de l'enthousiasme. Elle a rabaissé l'homme dans l'échelle des êtres. *Elle a changé l'infinie musique créatrice qu'était autrefois la vie universelle, en le monotone battement d'une roue de moulin immense et inutile, d'une roue de moulin* en soi, *qui tourne à vide et sans meunier.* » — Mais « l'anarchie où ils ont plongé l'esprit humain présage le prompt avènement d'une renaissance de la religion... L'esprit de Dieu va recommencer à planer sur les eaux. » Le sang continuera « à couler sur l'Europe jusqu'au jour où les peuples, apaisés et touchés par la musique sainte, reviendront la main dans la main à leurs autels anciens. » Le moment approche, pour l'Europe, de « se réconcilier et de ressusciter, unis de nouveau dans la foi en Jésus. »

IV. — Novalis écrivait ces pages au commencement de 1800. Depuis cinq ans déjà, la phtisie le rongeait. A l'automne de 1800, au cours d'un séjour à Dresde, son mal s'aggrava brusquement; mais à mesure que ses forces diminuaient, il se sentait l'esprit plus calme et plus joyeux. Il notait ses impressions. « *Apprentissage de l'art de vivre,* » intitulait-il ce bout de journal. Quelques-unes de ces réflexions donnent l'idée du travail qui s'accomplissait dans cette âme :

Résister à l'inquiétude et à la crainte, en cela consiste la suprême patience... La nuit, mon angoisse est revenue : je n'ai pu m'en débarrasser que par une ardente méditation religieuse... *Chaque idée triste n'est qu'une illusion...* Oh! que n'ai-je le sens du martyre!... Le plus sage est de prendre d'un cœur joyeux tout ce qui arrive, comme un bienfait de Dieu. *Par la prière on obtient tout.* La prière est l'unique panacée.

Le 23 mars 1801, son ami Schlegel étant venu le voir, le trouva « dans un état de faiblesse

[1] Phénomène inouï quand on songe à l'étrange sentiment de répulsion que le culte de la sainte Vierge excite dans tout le protestantisme allemand, — sentiment qui est loin de se retrouver au même degré dans le luthéranisme danois ou scandinave, et moins encore dans l'anglicanisme.

extraordinaire, mais plus affectueux et meilleur que jamais. » Il mourut le surlendemain 25 mars [1].

Quelques mois auparavant (1er juin 1800), le retour de Stolberg, le poète-diplomate-historien, au catholicisme avait inauguré la série des conversions célèbres qui devaient illuminer de tant d'espérances l'aube du XIXe siècle allemand. Dieu ne fit pas cette grâce suprême à Novalis. Nul cependant, parmi ses amis du romantisme, n'était alors plus près que lui de l'Eglise. Mais les desseins de Dieu sont insondables. A quelques années de là, sa miséricorde allait ramener au bercail du divin Pasteur les meilleurs amis de Novalis, Frédéric Schlegel, le théoricien du romantisme, Zacharias Werner, le poète, le sociologue Adam Müller, puis, aux environs de 1814, cette pléiade d'artistes dont Overbeck est resté le nom le plus populaire, avec les deux Schadow (Guillaume et Rodolphe), Charles Vogel de Vogelstein, Louis Schnorr, Ernest Platner, Frédéric-Auguste de Klinkowström, etc.

Déjà l'on voyait poindre pour l'Allemagne l'aube magnifique d'une renaissance religieuse incomparablement plus brillante que ne fut en Angleterre le mouvement d'Oxford. C'était le temps où le comte Reinhard, l'un des plus tristes sires de la diplomatie d'alors, confiait ses lugubres pressentiments à Gœthe et lui écrivait (1808) que « le luthéranisme n'avait plus d'avenir ni intellectuel ni politique, qu'il était en train de finir comme l'arianisme, que la prochaine génération verrait de nouveau le rétablissement et la domination universelle de la vieille Eglise. » C'était le printemps des peuples; c'était, pour l'Allemagne, le temps des guerres de l'indépendance; c'était l'enthousiasme de la liberté, succédant à des siècles d'absolutisme... Puis, le congrès de Vienne fit tout rentrer dans l'ordre; la contre-Révolution ne fut que le bâillon, imposé à l'Eglise comme aux peuples, et l'on vit tous ces misérables principicules allemands reprendre à l'envi contre l'Eglise leur système d'asservissement, avec d'autant plus d'acharnement et d'outrecuidance qu'eux-mêmes étaient plus minuscules. Vingt et trente années durant, jusqu'à l'incarcération de l'archevêque de Cologne (1837) et jusqu'à l'effervescence de 1848, le silence se refit sur l'Eglise d'Allemagne. Le mouvement de retour qui avait marqué l'aurore du siècle avait échoué.

Déjà cent ans auparavant, à la fin du XVIIe siècle, un grand mouvement s'était dessiné, qui avait son centre à l'Université d'Helmstedt (Brunswick) : on y revenait à l'étude des Pères, et les Pères ramenaient à l'Eglise. Les conversions se multipliaient, et jusque parmi les membres de familles souveraines. C'était le temps où deux excellents Jésuites purent espérer de tout leur cœur la conversion au catholicisme du premier roi de Prusse (1701) et de son épouse. Puis, de nouveau, le silence se fit.

Pourquoi tous ces échecs? Pourquoi le catholicisme, qui étend si rapidement son domaine en Angleterre, en Hollande, en Danemark, en Norvège, reste-t-il stationnaire en Allemagne, avec tendance même à reculer, numériquement s'entend? Pourquoi le protestantisme lui-même s'enfonce-t-il de plus en plus dans les négations philosophiques et tourne-t-il délibérément le dos à toute idée religieuse? — Faut-il en rejeter la faute sur l'orgueil allemand, qui dans l'ordre *intellectuel* est inouï et pour lequel tout terme de comparaison manque chez les autres peuples? Faut-il redire cette exaspération du sentiment national, dont nous avons dit les ravages l'an dernier et qui est le plus délétère levain de schisme et d'hérésie? Faut-il rappeler le mot de Tertullien, *sanguis martyrum semen christianorum*, et que l'Eglise d'Allemagne, à la différence des Eglises d'Angleterre, de Danemark ou de Hollande, n'eut presque pas de martyrs au temps de la Réforme? Et n'est-il pas juste aussi de faire entrer en ligne de compte ce mépris de la sainte Vierge, qui frappe si douloureusement chez les protestants allemands et qui n'a jamais sévi au même degré dans le protestantisme de Danemark ou d'Angleterre?

V. — Mme Séverine se convertira-t-elle? Elle donne prise à l'espérance, en tous cas, et l'on est heureux de noter à son actif les bons points que lui décerne M. Lecigne. (*Revue de Lille*, mai 1902). Elle est de famille chrétienne; elle est chrétienne d'éducation. Elle met quelque coquetterie à se parer des souvenirs de son enfance pieuse. Quand elle est à attendre son tour d'audience dans les antichambres du Vatican, le 3 août 1892, voilà que tout le monde vieilli se réveille en sa mémoire :

> Tous les souvenirs de ma pieuse petite enfance se lèvent comme un vol de moineaux dans les herbes du cimetière. Hier, n'ai-je pas dit à l'ecclésiastique qui m'expliquait le cérémonial du triple salut (un à la porte, un au milieu de la salle, un devant le fauteuil du Saint-Père) : *Comme au mois de Marie, alors?* me rappelant le temps où j'étais de garde dans la chapelle, chargée du renouvellement des fleurs et fomentant des révoltes (déjà!) entre deux *Ave*. — Il m'a regardée, surpris gaiement, puis avec une inclination de tête indulgente : *Oui, comme au mois de Marie!*

A l'école de Jules Vallès, elle a dû laisser bien des lambeaux de sa foi primitive; et pourtant le vieil insurgé ne fut jamais un anticlérical. Il gardait en son âme le respect du sacerdoce catholique. De la messe servie au village, des entretiens avec son brave oncle de curé, il gardait le souvenir mélancolique. Il exécrait les protestants :

[1] On a trouvé, dans ses *Fragments*, cette touchante pensée :

« On a fait la remarque que la lumière du jour, à notre réveil, nous aveugle moins quand nous avons rêvé d'objets lumineux. Heureux donc ceux qui, dès ce monde, ont rêvé du ciel! Ils seront ainsi plus préparés à en supporter l'éclat. »

« *Nulle femme,* disait-il, *n'a de grâce ni de tendresse si elle n'a pas passé par le catholicisme.* » Et un jour où Séverine lui demandait pourquoi les bourgeois voltairiens s'acharnent contre l'idée chrétienne, il répondait : « *Parce que c'est trop grand et qu'ils sont trop bêtes !* » Vers la fin de sa vie il faisait une cure à Mortefontaine (Oise), et tous les jours un ecclésiastique venait faire avec lui une partie de dames et un bout de causette. Vallès aimait son « copain » d'abbé ; et quand celui-ci tardait à venir, l'anarchiste envoyait sa fille sur la route : « Allez donc voir si mon copain n'arrive pas. »

Et ainsi c'est du « mois de Marie » et c'est de l'école de Jules Vallès que nous est venue la Séverine que nous connaissons, prêcheuse d'anarchie et prêcheuse d'Evangile, communarde et amie des prêtres et des religieuses, disciple de l'auteur des *Réfractaires* et agenouillée aux pieds de Léon XIII. — « Qui je suis ? écrivait-elle au cardinal Rampolla... : une femme qui fut chrétienne et s'en souvient pour aimer les petits et défendre les faibles ; une socialiste qui, si elle n'est point en état de grâce, a gardé intact, dans son cœur meurtri, le respect profond de la foi, la vénération des vieillesses augustes et des souverainetés captives. »

Elle aime les petits ; elle aime tout ce qui se dévoue aux petits. Pour tout le reste, pour tout l'ordre social bourgeois, vous devinez ce qu'elle éprouve. Elle ne voit que deux choses à respecter dans le monde moderne : la blouse de l'ouvrier et la soutane du prêtre, avec la cornette de la Sœur de charité. Et ses *Pages mystiques,* de la robe blanche de Léon XIII ou de la simarre rouge de Manning aux aumôniers de prisons et aux modestes curés de campagne, sont un défilé de soutanes et de cornettes, sœur Candide parmi ses tuberculeux, sœur Adrien, l'infirmière de Louis-le-Grand, expirant à son poste au lit des potaches, sœur Cécile qui, pour refaire à un bambin de quatre ans, enfant d'ouvriers, la peau du bras droit, rétrécie sur les muscles, donne sa peau à elle, une « peau de duchesse... »

Et tout cela, ce n'est pas encore le « mois de Marie ; » mais c'en est la voie... Qu'il lui soit beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé !

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !

VI. — Lamentable, le tableau que nous trace des « cafés-concerts » M. Maurice Talmeyr, l'homme d'aujourd'hui qui connaît le mieux son Paris mondain et se préoccupe surtout de l'étudier au point de vue moral et sociologique. *(Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1902).

Cafés-concerts, music-halls, débits-chantants, « beuglants », « bouibouis », il y en a plus de trois cents à Paris. Il y en a partout, dans tous les quartiers, aussi bien aux Champs-Elysées qu'au boulevard Clichy. On y trouve tout le monde et toutes les espèces de monde, public de banlieue et de barrière, mais aussi « le monde bien », des hommes en frac, des dames dans les loges, des personnages à physionomie officielle, rosette à la boutonnière, fonctionnaires et hommes politiques qui viennent passer là une heure, entre un dîner au ministère et une apparition à l'Elysée, et, les coudoyant, toutes les petites gens, boutiquiers et valets de chambre, commères en cheveux et commerçants, grand'mères qui élèvent leurs petits-fils sur leurs genoux pour mieux faire voir.

Et qu'y entend-on ? Des couplets obscènes toujours, d'invraisemblables indécences, de fades gravelures, d'ignobles sous-entendus... Il y a des concerts qui appellent « la nation à l'adoration du dieu Pognon » et montrent le « ciel » dans un « cochon ! » Et l'on « beugle » *Oh ! Aglaé !* ou la *Confession de Poilu, Vierge à vendre, Quitte ta chemisette, Exercices d'assouplissement, Ça t'ferait du bobo, Quand tu feras un gosse, On s'crève, Si qu'on serait cul-de-jatte,* etc. — « Comment peut-on venir voir et écouter tout cela, et se mettre, pour l'écouter, en habit de gala ? Quel plaisir de malades trouvent donc ces gens de salon, ces personnages officiels, ces femmes du monde dont on voit seulement l'éventail battre un peu plus vite dans les moments par trop intolérables, à ce mélange de bassesse et de niaiserie, de diamants et d'obscénité, d'ordure et de cérémonie, en compagnie des laquais, des voleurs et des maquignons [1] ? »

On y vient, l'on s'y presse... Nul théâtre n'égale la recette des cafés-concerts. A l'Opéra, un grand chanteur et une grande cantatrice gagnent de 60.000 à 150.000 francs par an. Au grand « beuglant », un « numéro » sensationnel encaisse deux fois, trois fois, six foix, dix fois autant : c'est *par mois* qu'Yvette Guilbert ramasse à Paris 25.000 francs, la Belle Otero 30.000 au Palace de Londres, Cléo de Mérode 40.000 aux Folies-Bergère. Fregoli récoltait à l'Olympia un fixe de 400 fr. par soirée, ce qui, avec son tiers sur la recette brute, pouvait lui assurer un bénéfice de 100.000 francs par mois !

Tous ne font pas ces fortunes. Si le « beuglant » a ses « élus », il a aussi ses « damnés » et ses « damnées », qui ne trouvent que la famine dans leurs grimaces. Mais toutes, sans exception, sont vouées au vice. Le théâtre est un lieu dangereux ; mais le café-concert est un mauvais lieu. Le chanteur est engagé, en somme, comme chanteur, il entre là pour chanter ; la chanteuse y entre premièrement pour autre chose : « elle ne représente,

[1] Et, pêle-mêle avec ces ignominies, des morceaux d'église légendaires, comme le *Noël* d'Adam, d'autres plus modernes mais de non moins haute inspiration, comme le *Noël* d'Holmès, d'autres héroïques, comme le *Petit Grégoire* de Botrel. « Et tout le café-concert se trouve dans la folie de ces contrastes. Il plonge le spectateur dans la fange pour l'enlever ensuite au ciel, comme par un mouvement de montagnes-russes... La névropathie de l'auditoire est menée, en moins d'une heure, du drapeau au gros numéro, de la chapelle au cabanon, de la guillotine au musée secret ! »

en général, et de façon nettement définie, qu'un objet de prostitution. » Le bataillon féminin des cafés-concerts ne se recrute pas, mais se racole, et par les procédés habituels du racolage : ouvrières sans ouvrage, pauvres filles qui ne savent plus où gagner leur pain ou n'ont plus le courage de le gagner... On ne leur demande même pas si elles savent chanter, ce n'est là que le point secondaire... Il y a là une forme mal fardée de la vulgaire « traite des blanches. » Et tel procès célèbre du printemps dernier établit que « pas une des *artistes* engagées pour la danse n'avait jamais étudié cet art » ; et l'agent théâtral donnait ce détail, tristement typique quand on songe à quels raffinements recourent les vieux messieurs blasés : « Les directeurs des cafés-concerts *ne demandent que des mineures ;* je puis fournir plus de cinq mille lettres dans ce sens. »

Et qui est là pour présider à ces spectacles ? Un agent de police, un représentant du Gouvernement ! — « Ne semble-t-il pas quelquefois, conclut M. Talmeyr, que nous soyons destinés à en arriver peu à peu à une société neurasthénique, à une humanité stupéfiée, où le dernier mot de la mode et du plaisir sera d'entendre glapir des syllabes ivres ou ignobles dans des contorsions d'aliénés ? »

VII. — Non, nous n'en sommes pas là, et ce sont des questions qu'on se pose *modo oratorio* sans être tenté sérieusement d'y faire une réponse affirmative. Les rubriques des journaux ne donnent point la photographie d'un état social. Paris n'est point tout entier en soubresauts de luxure, — pas plus qu'il n'est peuplé d'Apaches et de Sioux, en dépit du cliché pénible qui semble désormais fixé en tête de nos « nouvelles parisiennes » dans nos grands journaux « *(L'insécurité à Paris et dans la banlieue)* », — pas plus que ses automobiles et ses « plots » ne font office de « massacreurs. » — A côté et au-dessus du Paris des plaisirs et des affaires, il y a le Paris du renouveau catholique, si exaspérant pour la clairvoyance de nos ennemis, et si éclatant que l'un des savants incrédules du récent *Congrès de l'histoire des religions* (1900) n'hésitait pas à proclamer Paris « le plus grand foyer religieux de l'humanité » ; — il y a le Paris des œuvres et de la charité, célébré en termes si émus et si sincères par Maxime du Camp et Jules Simon, par O. d'Haussonville et Jules Lemaître, le Paris qui a su fournir la matière de la splendide encyclopédie intitulée *Paris charitable et prévoyant, tableau des œuvres et institutions du département de la Seine*[1] ; — et il y a enfin le Paris ignoré, le Paris des dévouements obscurs et des apostolats modestes, le Paris dont Mme la comtesse Roger de Courson nous laissait entrevoir l'autre jour *(Correspondant* du 25 juin) un bataillon charmant, le bataillon des « *Petites Conférences* » des jeunes apprentis parisiens.

Elles sont peu connues, ces « Petites Conférences », sœurs cadettes des « grandes Conférences » de Saint-Vincent de Paul. Nées à l'ombre de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève, elles ont grandi lentement, comme tout ce qui est durable. Elles enrégimentent des apprentis de quatorze à vingt ans. Les unes, fondées chez les Frères des Ecoles chrétiennes, sont composées de leurs anciens élèves ; les autres ont leur centre dans un patronage ouvrier et se recrutent entièrement *parmi les jeunes gens sortant des écoles laïques*. C'est de ces dernières que s'occupe Mme de Courson.

Elles sont au nombre de trente, réparties dans les faubourgs ouvriers et populeux de Paris, à Plaisance, à Montrouge, à Grenelle, à Clichy, à Reuilly, à Montmartre, à Ménilmontant, etc. Chacune compte de quinze à vingt membres ; celle de Saint-François-Régis, à Montmartre, en compte vingt-six. Elles se recrutent dans les patronages chrétiens. Les enfants y arrivent par des chemins divers : les uns, amenés par un camarade, d'autres par un de ces hasards qui cachent la main miséricordieuse de la Providence. Une fois entrés, ils deviennent vite de bons chrétiens. Rien n'est plus accessible au bien, plus malléable que le petit ouvrier parisien (et sa sœur la petite ouvrière). On n'y trouve point de ces préjugés haineux, point de ces jalousies défiantes qui, en certaines populations rurales, sont un si grand obstacle à l'action du prêtre. Ils sont naturellement bons, ouverts, généreux. S'ils partent en guerre, c'est ignorance. Un de nos amis, qui pendant la Commune eut le bonheur de recevoir dans un hôpital la confession d'un insurgé mourant, nous racontait que cet homme lui avait dit : « Mon Père, il y a trois semaines, je vous aurais étranglés tous, vous et vos pareils, croyant faire la meilleure action du monde. »

Mais, ignorants ou instruits, vous les trouvez rarement tièdes ou incolores. S'ils ne tournent au démon, ce sont des anges. Ils sont apôtres pour le bien comme pour le mal. Chacun a « sa » famille à qui il s'intéresse. Ils ont chaque semaine leurs réunions, généralement dans un patronage, toujours le soir, après la journée de travail. Ils rendent compte de « leurs » œuvres. Un ouvrier préside et modère les loquacités exubérantes. Deux fois par an, des assemblées générales mettent tout ce petit monde en mouvement, des hauteurs de Montmartre ou de la plaine de Grenelle.

Ils disposent de sommes relativement considérables. Ils ont distribué, pendant le premier semestre de 1902, 8.000 francs, ce qui donne une moyenne de 16.000 francs par an. Les quêtes faites à chaque réunion produisent en moyenne la modeste somme de 4 à 5 francs, qui, aux yeux des anges, représente tant de menus sacrifices ! Ils ont des loteries, des tombolas, des séances récréatives ; ils ont des concerts, où des voix chevrotantes

[1] In-8 jésus, Paris, Plon, 10 fr. — Voir aussi l'admirable opuscule que vient de publier M. François Veuillot, *L'apostolat social. Les Œuvres du Rosaire à Plaisance*, in-12, 2 fr., Paris, Lecoffre.

entonnent les gais refrains appris « au pays » trois quarts de siècle plus tôt ; ils ont des matinées dansantes, où des jambes de quatre-vingts ans donnent le spectacle d'un entrain radieux. Ils intéressent à leurs entreprises les dames chez qui ils vont travailler. Ils frappent d'une amende quiconque dans les réunions hebdomadaires se permet un calembour, ce qui a le double avantage d'alimenter la caisse et de ne point tarir la source des calembours...

Avec tout cet argent, on distribue bons de pain, bons de lait, bons de vin aussi et de viande pour les malades, bons de lunettes, bons de culottes, etc. On distribue surtout la joie ; on organise des banquets où redingotes râpées et châles défraîchis alternent dans une harmonie digne d'inspirer les peintres de nos Salons. — Et ils distribuent le ciel, mais sans sermons et sans reproches ; ils savent, eux enfants du peuple et élevés souvent loin de Dieu, ils sentent combien la méconnaissance de Dieu est souvent excusable dans la misère. Sous leur blouse de travailleurs, avec leur gentillesse d'enfants, ils pénètrent là où la robe du prêtre serait suspecte, ils éveillent les échos endormis des vieux souvenirs, ils frayent la voie au Dieu de l'Eucharistie. Que de retours merveilleux opérés par ces petits ouvriers ou par de petites ouvrières qui, elles-mêmes, parfois, se débattent contre les plus terribles tentations et trouvent dans l'allégresse de leur apostolat la grâce d'une persévérance héroïque !

VIII. — M. Fiedler a donné cette année au *Correspondant* (10 et 25 mars, 25 avril) des études très documentées sur l'*armement antituberculeux et l'assistance aux convalescents en Allemagne*. Le docteur Daremberg nous expliquait l'autre jour *(Journal des Débats,* 11 septembre 1902) que « la moitié de l'humanité est, a été ou sera tuberculeuse ». — « Mon Dieu, si c'est vrai, je le crois », disait un brave homme tenté de doutes contre la foi. Disons-en autant des pronostics de la science, sans trop nous effrayer.

Il est certain que, de toutes les maladies qui nous assiègent, la plus mortelle est la tuberculose : à Paris, sur 10 enfants enlevés de 1 à 15 ans, 4 au moins sont des victimes de la tuberculose ; et pour les jeunes gens enlevés de 20 à 30 ans, la proportion des tuberculeux est de 6 sur 10 : c'est d'ailleurs entre 20 et 40 ans que le fléau frappe ses coups les plus multipliés. Sur 50.000 décès annuels, à Paris, la tuberculose en revendique pour sa part plus de 12.500, soit le quart.

Mais toute tuberculose n'est pas mortelle ; et en général elle est curable à son début. Quelquefois, il est vrai, le début est difficilement perceptible, il est long, sournois, insidieux, le diagnostic est hésitant, et surtout le malade ou ses parents sont rebelles aux objurgations du médecin qui voit le danger. Mais, quand le début se manifeste par un accident brutal, tel qu'hémoptysie ou poussée infectieuse aiguë à forme typhoïde, le diagnostic est sûr dès le premier jour, et le malade tout de suite ouvre les yeux et se soumet au traitement. Le même phénomène ne se reproduit-il pas pour les maladies morales, si difficiles à diagnostiquer et à traiter quand les racines en ont sourdement et lentement germé dans les profondeurs de l'âme ?

Une fois démasquée, la tuberculose ne veut pas de remèdes énergiques. Tout le problème est de donner à l'organisme des cellules résistantes. Des cellules solides repoussent les attaques du bacille ; quand les cellules au contraire ne possèdent plus les liquides intra et paracellulaires capables de détruire les microbes, l'infection est rapide. Et c'est pourquoi la tuberculose aime tant à s'en prendre au poumon : c'est que le poumon a en effet la texture rudimentaire la moins élevée dans la hiérarchie de l'organisation cellulaire et, de plus, soumise à une fonction mécanique perpétuelle et intensive. Aussi est-ce en général le poumon qui est envahi dès le début, quelle que soit la voie d'absorption de la tuberculose, aérienne, alimentaire, sous-cutanée. A moins pourtant que, comme il peut arriver, des affections ou des troubles fonctionnels antérieurs n'aient rendu l'intestin, le rein, les articulations, les centres nerveux, le larynx, moins résistants encore que le poumon devant l'invasion du bacille tuberculeux : en ces cas, au lieu de se produire au poumon, la première manifestation de la tuberculose est au contraire une laryngite, une méningite, une arthrite, une néphrite, une entérite tuberculeuse.

Or, donner à l'organisme des cellules résistantes n'est point le fait des médicaments actifs à hautes doses. Ceux-ci amènent une amélioration immédiate, mais qui n'est qu'apparente et provisoire ; l'épuisement survient vite, irrémédiable. Le tannin par exemple, longtemps préconisé, sèche les bronches, ce qui est parfait, mais sèche aussi le tube digestif, ce qui est mortel. La créosote de même sèche les poumons, mais sèche aussi toutes les cellules de l'organisme. On a cru chasser des poumons la tuberculose ; elle s'est enfuie, en effet, mais pour un instant, et pour reparaître bientôt, invincible désormais dans un organisme intoxiqué. On a vu des tuberculeux faire pendant des années ménage supportable avec leur tuberculose, qu'ils nourrissaient largement grâce à un excellent appétit et à une assimilation réparatrice, puis, un beau jour, pris de l'impatience de guérir, se mettre à un traitement intensif qui en peu de mois réduisait leurs forces vitales à zéro.

Pour l'empoisonnement tuberculeux, le véritable contrepoison est la cure hygiénique, repos, grand air, et alimentation intensive sous un petit volume. On ne fait pas autre chose dans les sanatoria pour tuberculeux. Rien ne serait donc plus indiqué que de multiplier ces sanatoria. C'est ce que malheureusement nous n'avons pas assez fait en France, jusqu'aujourd'hui.

Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous

avons donné le mouvement, puis nous nous sommes laissés devancer. Ce sont nos religieuses de Marie-Auxiliatrice qui, de 1878 à 1880, ont pris l'initiative de la magnifique œuvre de Villepinte (à quatre lieues nord-est de Paris, Seine-et-Oise), « la plus belle infirmerie du monde » (disait Maxime du Camp), sanatorium populaire qui abrite plus de trois cents femmes, jeunes filles et enfants phtisiques, tandis que le premier sanatorium populaire ne s'est ouvert en Allemagne qu'en 1892, douze ans après Villepinte, à Francfort-sur-Mein.

Or, aujourd'hui, l'Allemagne compte 83 sanatoria *populaires*, avec 6.000 lits; — en France, nous n'en avons que 15, avec 1531 lits (sur ces 15, 4 sont en projet, 2 sont en construction, 9 seulement sont en plein exercice : Cimiez et Villa Louise dans les Alpes-Maritimes, — Villepinte, Ormesson et Villers-sur-Marne en Seine-et-Oise, — Hauteville, Ain, — Feuilles, Gironde, — Augicourt, Oise, — Orléans).

Outre ces sanatoria populaires, destinés à la population ouvrière, l'Allemagne a 20 sanatoria *payants*, avec 1.500 lits [1]; — et nous, 12, avec 412 lits.

La suite en est que la mortalité tuberculeuse augmente à vue d'œil chez nous, tandis qu'elle diminue en Allemagne de façon sensible : de 31, 4 °/₀ avant 1889, elle tombait en Prusse à 21,8 en 1897. Sur 10.000 habitants, la tuberculose en fait mourir 29,5 en Allemagne, et 41,2 en France, mais à Paris seul, 57,9, et dans les villes de plus de 50.000 âmes, 49,91.

L'Allemagne, pour cette multiplication des sanatoria, bénéficie de sa législation ouvrière. En France, tant que nous n'aurons pas de législation de protection ouvrière par les assurances sociales, les charges de fondation et d'entretien pèsent entièrement sur les œuvres charitables et l'Assistance publique : rien d'étonnant que celles-ci n'y puissent suffire à elles seules et rivaliser avec les 31 institutions d'assurances contre l'invalidité qui fonctionnent en Allemagne et dont le capital ne cesse de s'accroître [2].

IX. — M. Fiedler a donné encore *(Correspondant* du 10 et du 25 juillet) deux études sur les *Œuvres d'assistance populaire et de protection sociale à Berlin*, secours alimentaires et restaurants ouvriers : *Armenspeisungsanstalt* (nos *soupes populaires* de Paris), *Wärmehallen* ou œuvre des fourneaux, conférences aux *Arbeitslose*, *Theeabend* ou thés du soir, *Schrippenkirche* ou service religieux avec petit pain (à l'imitation des Pauvres du Sacré-Cœur du P. Lemius à Montmartre, ou du *Pain des Pauvres* des Franciscains de la rue de Puteaux, à Paris-Batignolles), *Zufluchtshallen* ou toits de refuge, *Jugendheim* (pour séjour plus prolongé), *Verein für häusliche Gesundheitspflege* (société pour l'hygiène domestique), *Kinderhorte* ou garderies d'enfants, *Kinderküchen* ou repas pour enfants, *Kindergarten* ou écoles maternelles, *Mädchenheim* ou asiles de jeunes filles, *Altenheim* ou asiles de vieillards, *Volkskaffee-und Speisehallegesellschaft* (Société des cafés et réfections populaires), — *Fliegende Küche* ou « cuisine volante », sorte de voitures-restaurants qui parcourent les endroits les plus fréquentés pour fournir aux ouvriers occupés ou aux passants facilité de se réconforter sans être obligés d'entrer dans un estaminet, — *Arbeitsnachweis* ou Office du travail, — *Kaffee-und Theewagen nur für Kutscher*, voitures-restaurants à l'usage *uniquement* des cochers, classe sociale plus exposée que les autres à l'alcoolisme : ces « voitures » leur débitent thé et café, de 10 heures du soir à 6 heures du matin; elles leur débitent même la parole de Dieu : toujours une *Bibelfrau* (sorte de diaconesse) accompagne la carriole et, tout en versant à boire, sermonne cet auditoire d'ordinaire peu pratiquant, s'informe de leur famille, visite le jour la mère et les enfants, etc. : on estime qu'aujourd'hui douze cents familles de cochers sont visitées ainsi et évangélisées par ces *Bibelfrauen;* — etc.

Nous mentionnons tout ceci pour mémoire. Nous avons beaucoup mieux à Paris et dans toutes nos grandes villes [1]. Il y a une certaine fantasmagorie dans toutes ces énumérations d'œuvres; mais l'on est toujours heureux de constater que le monde berlinois n'est point uniformément figé et congelé dans la raideur du policier prussien et que, même

[1] Le traitement dure environ trois mois : ce qui, pour les 7.500 lits allemands, donne une moyenne de 30.000 personnes bénéficiant annuellement du sanatorium. — Au bout de ce traitement, la moyenne des tuberculeux guéris est de plus de 80 0/0; et 26 0/0 n'ont aucune rechute dans les quatre ans qui suivent.

Pour achever les guérisons peu solides, on crée des *Stations agricoles* ou *sanatoria de transition*. Ici encore, c'est nous qui avons ouvert la voie, à Villepinte, à Ormesson, à Canet; mais les Allemands sont en train de nous y devancer.

Enfin, une nouvelle institution allemande qui fonctionne depuis mai 1900, ce sont les *Erholungsstätte*, sanatoria ouverts le jour seulement : placés dans la périphérie des grandes villes, ils donnent aux malades retour des sanatoria, ou à ceux qui ne peuvent y aller, la facilité de respirer l'air pur, du matin au soir, parmi les forêts de pins ou sous des abris couverts, jardinant ou jouant, aucuns frais n'étant à leur charge, non plus que dans les sanatoria, ni les frais d'alimentation ni ceux de locomotion journalière.

[2] En 1900, sur 56 millions d'habitants de l'Empire allemand, environ 15 millions sont assurés contre l'invalidité. A ces 15 millions joignez 25 millions de personnes apparentées, ce qui vous donne 40 millions d'habitants bénéficiant de l'assurance ou protégés contre l'invalidité. — On estime que la construction et l'installation de chaque lit coûte 5.000 fr., et la nourriture du malade, de 4 à 5 fr. par jour. En sorte que, pour fonder un sanatorium de 100 lits, il faut un premier capital de 500.000 fr. et une rente de 150 à 200,000 fr., soit en tout un capital de 5 à 6 millions. Ajoutez que les sanatoria allemands versent environ 15 fr. par semaine aux parents de chaque ouvrier chef de famille qui est soigné au sanatorium.

[1] Le jury international de l'Exposition universelle de 1900 a décerné à l'Office central des Œuvres de bienfaisance de Paris la récompense la plus haute; et le docteur Münsterberg, directeur de l'Assistance publique à Berlin, a déclaré que l'Office central de Paris avait joué le rôle d'initiateur et rendu les plus signalés services au dehors aussi bien qu'en France.

dans ce milieu, quelques rayons de la charité chrétienne ont fini par filtrer [1].

X. — Une grosse affaire qui faillit mettre en feu l'Eglise de France et le royaume au début du règne de Louis XV, ce fut le choix d'un confesseur pour le roi. *(Quinzaine* du 16 juillet 1902, art. du P. Bliard, S. J.). Louis XIV, par codicille spécial, avait, au moment suprême, confié la conscience encore aux langes du futur Louis XV à son confesseur, le P. Le Tellier. Ce codicille eut le sort de tous les autres : le P. Le Tellier fut congédié et remplacé par l'abbé de Fleury.

En 1722, Fleury déclara que son âge et ses infirmités ne lui permettaient plus de remplir les devoirs de sa charge (il mourut l'année suivante), et résigna ses fonctions. Il fallut songer à un nouveau confesseur. Le jeune roi avait douze ans.

Le cardinal Dubois voulait un Jésuite. Le roi d'Espagne, Philippe V, en voulait un aussi, au moins pour sa fille, la jeune infante, fiancée à Louis XV, et autant que possible pour le royal fiancé. Le régent, tout dévoué à Dubois et à l'alliance espagnole, ne pouvait être d'avis différent. On jeta les yeux sur le P. de Linyères, « religieux d'un caractère d'esprit très sage, qui ne s'était jamais intrigué à la cour, avait toujours vécu dans la retraite, et dont on n'avait jamais parlé dans les disputes mêmes sur la Constitution *(Unigenitus)* [2]. »

Mais il fallait compter avec l'archevêque de Paris, cardinal de Noailles. Noailles, dans sa fureur contre la Bulle *Unigenitus*, avait retiré les pouvoirs aux Jésuites de son diocèse. Il consentit quelques exceptions, par exemple pour ce même P. de Linyères, mais en faveur de la seule duchesse douairière d'Orléans ; mais quand il s'agit du roi, le cardinal refusa absolument, « répondant qu'il ne pouvait consentir qu'il y eût en cette place un Jésuite ni aucun prêtre de communauté. »

Le régent marcha de l'avant, et le P. de Linyères fut présenté à la cour.

Recourrait-on à Rome ? La chose aujourd'hui ne souffrirait pas l'ombre même d'une objection. Alors, il en allait autrement. Noailles brandissait « les droits sacrés de l'épiscopat, » qui s'exercent « non sous l'autorité du pape, mais sous celle de l'Eglise, » et les usages de l'Eglise gallicane. — On lui représente que les « usages étaient contre lui : un Bref du pape Clément VI accordait au roi Jean II et à la reine, en 1351, « de pouvoir choisir comme confesseur quelque prêtre qui eût l'idonéité et la discrétion requises, etc. » Des Brefs analogues avaient été accordés par Grégoire X et Nicolas III à Philippe le Hardi, par Sixte-Quint à Henri III. — Ces Brefs, répondait Noailles, n'ont jamais été revêtus de l'autorité du Parlement ; ils sont donc nuls de plein droit. — Erreur, répliquait-on : « Il est constant, par une infinité de faits, qu'au temps de Jean le Bon, par exemple, on n'avait pas coutume d'enregistrer généralement tous les rescrits de Rome ; » que les rois recouraient à cette formalité seulement pour « ce qui devait servir de règle dans les jugements des tribunaux de justice. » Et puis, un Bref n'était nullement nécessaire, un mot du pape suffisait : ce mot suffisait aux réguliers, qui continuaient à se confesser entre eux malgré le retrait de juridiction décrété par Noailles. Voulait-on que le roi fût moins favorisé que le moindre religieux de ses Etats ?

Cependant le temps de la communion pascale approchait. Linyères n'avait pas encore reçu son mot de Rome, non plus que de Paris. On résolut de fixer le séjour du jeune roi à Versailles : de là, il pourrait aisément se rendre à Saint-Cyr, qui n'est qu'à une lieue, mais qui appartenait au diocèse de Chartres, dont l'évêque avait approuvé le P. de Linyères.

Puis, l'on jugea, non sans raison, cet expédient indigne de la majesté royale. Le petit prince écrivit de sa main au pape Innocent XIII, qui approuva Linyères.

Noailles menaça. On craignit un éclat. Derechef on décida d'aller de Versailles à Saint-Cyr. Nouvelle difficulté : l'évêque de Chartres avait approuvé Linyères en vertu de sa juridiction épiscopale ; mais quand il sut que Linyères agissait en vertu d'un Bref papal, il se récria : « Que ce religieux, dit-il, renonce au privilège obtenu de Rome, qu'il agisse seulement en vertu de ma délégation, sinon je lui retire mes pouvoirs. » Puis, le premier moment d'humeur passé, il se montra plus conciliant, et tout s'arrangea : le roi fit sa confession à Saint-Cyr, le 29 juin 1722.

L'année suivante seulement (23 mai 1723), Noailles céda, sur une nouvelle demande du roi désormais majeur, et approuva Linyères, mais en justifiant sa conduite antérieure par un long mémoire rempli d'insinuations infamantes et d'accu-

[1] Les Allemands n'ont pas le culte de Berlin : témoin ce parallèle que le P. Weiss, dominicain et allemand lui-même, trace entre le Français et le Berlinois :

« Le Français ne connaît que le cœur. Tout ce qu'il sait, il le sait par le cœur. C'est avec le cœur qu'il fait la guerre, avec le cœur qu'il s'amuse, avec le cœur qu'il danse. Quand il ne paierait qu'un verre de bière à son ami, il le fait parce que c'est son cœur qui le lui offre. S'il vient à perdre la tête, il y a gros à parier que la blessure a été faite par le cœur. — C'est pourquoi son pôle opposé, *le Berlinois*, le considère comme un véritable fou, incapable de choses sérieuses, parce que chez lui le cœur entre en ligne de compte à tout moment. L'homme des rives de la Sprée est aussi peu capable de se faire une idée du cœur qu'il se soucie d'un habitant de l'Empire du Milieu. Avant tout, il faut qu'il comprenne si une chose lui rapportera quelque utilité... Pour lui, l'enthousiasme n'est qu'une folie bénigne ; critiquer, raisonner, sont les deux seules choses qui soient dignes de l'esprit humain. — Tels sont ces deux types bien caractérisés qui se dressent en face l'un de l'autre, semblables au feu et à l'eau. » (Weiss, *L'homme complet*, t. I, p. 252-253).

[2] Né en 1658, Jésuite en 1677, professeur de grammaire, de rhétorique et de mathématiques, confesseur de la duchesse d'Orléans mère du régent, de 1705 à 1722, confesseur du roi de 1722 à 1745, † 1746. — Saint-Simon le caractérise avec sa charité coutumière : « Il était bon homme, vieux et rien de plus. »

sations mensongères : s'il croyait vraiment des Jésuites tout ce qu'il en disait, c'était un malhonnête homme de leur octroyer une juridiction quelconque !

On a eu sous les yeux, dans ce récit, l'un des multiples accidents de la route qui conduisait l'Eglise de France aux abîmes.

XI. — Le régime des abbayes fut un autre « accident, » très chronique celui-ci, de l'ancien régime. Il est intéressant de relever, dans les notes consacrées par M. Gabriel Prévost aux *Abbesses d'autrefois et d'aujourd'hui (Correspondant* du 10 juillet 1902), la situation très différente faite aux abbés et aux abbesses par le Concordat de 1516 entre Léon X et François Ier.

Un singulier oubli fut commis dans ce Concordat : on ne s'y occupa pas des abbayes de femmes.

Pour les abbayes d'hommes, le roi obtenait faculté d'en détacher les revenus et bénéfices sous le nom de *commende*, attribués à un dignitaire choisi par lui, tandis que le spirituel continuait à être dirigé par un abbé ou *prieur* régulier, saint homme toujours, pauvre souvent. — Ce qui constituait, dans chaque abbaye d'hommes, deux pouvoirs : le pouvoir *temporel* ou sur le temporel, donné à un abbé *commendataire* (qui n'était pas tenu de paraître à l'abbaye et souvent ne fut pas même tonsuré), à charge pour lui de nourrir les religieux, — et le pouvoir *spirituel*, remis au *prieur*.

Dans les abbayes de femmes au contraire, les abbesses conservèrent intacte leur double autorité, religieuse et temporelle. Peut-être le roi ne voulut-il pas se donner l'odieux d'une usurpation commise contre des femmes ; mais en fait, et malgré un simulacre d'élection, c'est le roi seul qui nomme les abbesses ; il en avise ensuite le pape, qui délègue un évêque pour la bénédiction de l'élue.

D'où le danger de voir revêtir de l'abbatiat des pécheresses de cour, mal repenties ou prêtes à retourner au monde après une bouderie de courte durée. Pour y obvier, le Concile de Trente mit à la nomination des abbesses deux conditions : quarante ans d'âge et huit ans de profession. C'était fort sage ; mais en pratique on éluda les dispositions du Concile en faveur des abbesses de sang illustre ou seulement de familles influentes : témoin Angélique Arnauld, professe à neuf ans et installée abbesse à onze ans !

Malgré tout, les abbesses à gros scandales se comptent par unités. Mais, à défaut des amours profanes dont l'imagination des romanciers et des librettistes a peuplé les cloîtres, on comprend que la porte soit restée largement ouverte à beaucoup d'abus. Les abbesses s'arrogent le droit de confession sur leurs moniales ; elles portent crosse et couronne, convoquent et président des synodes, en signent les actes. L'abbesse de Jouarre battait monnaie, avait droit de justice, présentait à plusieurs cures dans les diocèses de Meaux, Noyon, Chartres, Soissons, nommait de plein droit les chapelains d'un grand nombre de chapelles, etc. (On sait les démêlés de Bossuet avec Jouarre, et comment le grand évêque dut requérir la force armée). L'une des abbesses de Jouarre, Charlotte de Bourbon, embrassa le calvinisme et épousa, en 1574, Guillaume de Nassau, prince d'Orange : c'est, paraît-il, la seule abbesse qui ait de son plein gré abdiqué l'abbatiat. — Avec Jouarre et plus que Jouarre, la principale abbaye de femmes du royaume était Fontevrault : l'ordre comptait 6.000 religieuses, dont la majeure partie à l'abbaye-mère ; l'abbesse battait monnaie ; elle tint souvent tête au roi et au Parlement. Sur les registres de Fontevrault, on relève les noms de quatorze abbesses princesses de sang royal ; et jusqu'en 1789, toutes les dignitaires, sauf la première abbesse (en 1101), portent les noms de Bourbon, Champagne, Orléans, Valois, Montmorency, Rochechouart, Anjou, Lorraine [1].

Tout ce passé disparut dans la tempête révolutionnaire. La dernière abbesse de Jouarre, Mme de Montmorin de St-Hérem, et la dernière abbesse de Montmartre, Mme de Montmorency-Laval, portèrent en 1793 leur tête sur l'échafaud. Le titre d'abbesse n'a pas été repris, depuis, dans nos nouvelles communautés religieuses, sauf à Solesmes.

Une autre institution intéressante de l'ancien régime, c'étaient les *chapitres nobles*, développés surtout dans les derniers temps de la monarchie. Il y avait des chapitres nobles d'hommes et des chapitres nobles de femmes, les uns et les autres rattachés à une abbaye. Les chapitres d'hommes n'étaient point soumis au célibat, pas plus que ne le sont aujourd'hui les membres de l'Ordre de Malte. — Dans les chapitres de femmes, l'abbesse seule faisait vœu de chasteté, qui restait facultatif pour les chanoinesses.

Ces chapitres de femmes étaient au nombre de 29 en France à la veille de la Révolution. L'idée de piété n'en était pas absolument exclue, puisque l'on s'astreignait, au moins à certains jours, à l'office de chœur. Mais la préoccupation dominante semble avoir été celle d'une sélection aristocratique (comme aujourd'hui pour l'Ordre de Malte ou l'Ordre du Saint-Esprit) : c'est ainsi qu'à Bourbourg (Nord) il fallait prouver sa noblesse depuis 1400 ; à Château-Chalon (diocèse de Besançon), sept générations de noblesse ; à Saint-Rainfroi-les-Denain, seize quartiers de noblesse militaire ; etc. [2]

[1] Evidemment il n'est point interdit aux princesses d'être élevées à la dignité abbatiale. Mais il ne faudrait point que ce fût la règle. On avait vu, au moyen âge, entrer chez les Clarisses, mais avec toute l'humilité voulue et sans visées d'ambition, sainte Hedwige, reine de Pologne ; Salomé, reine de Hongrie ; Catherine d'Autriche-Habsbourg ; Agnès, fille de l'empereur Louis de Bavière ; Blanche, fille de saint Louis ; Blanche, fille de Philippe le Bel ; Catherine, fille de Frédéric, roi de Sicile ; Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile également.

[2] Voir la très curieuse et très piquante Histoire des *Chanoinesses de Remiremont pendant douze siècles (620-1792)*, par la comtesse de Bédier, in-8 illustré, 3 fr., Paris, Téqui, 1900.

L'abolition de la noblesse en qualité de corps constitué devait entraîner chez nous la disparition des chapitres nobles. — Ils ont subsisté en Autriche. Le couvent des dames nobles de Prague, fondé en 1755 par l'impératrice Marie-Thérèse, n'a rien perdu de sa splendeur. Ces dames se recrutent parmi la plus haute noblesse. Le titre d'abbesse est réservé à une princesse de la famille impériale. Elle n'habite pas au couvent, mais en un palais où elle donne audience ; elle a droit à cinq équipages à la cour et à deux loges dans les théâtres impériaux et royaux. Mais elle n'est pas astreinte au vœu de chasteté : c'est ainsi que l'ex-reine régente d'Espagne, Marie-Christine, fut abbesse avant son mariage ; et l'abbesse actuelle, l'archiduchesse Maria-Annunziata, vient d'être fiancée au duc Siegfried de Bavière.

XII. — Un homme qui a vécu plus près de nous que toutes ces abbesses d'ancien régime, puisqu'il est mort en 1889, mais qui nous semble aujourd'hui incomparablement plus vieux jeu, c'est Barbey d'Aurevilly. On vient de lui ériger une biographie à Caen. Entre compatriotes, entre Normands, ces choses se comprennent. Il ne faudrait pas que la louange eût trop d'écho, ni que certains parmi nous se laissassent prendre aux tirades de Barbey en faveur de Joseph de Maistre ou de l'Inquisition : il faut voir ce qu'il y a de sincère là-dessous, et c'est ce que s'emploie à nous montrer M. René Doumic. *(Revue des Deux Mondes,* 15 septembre 1902).

La manière de Barbey tient dans un mot : il voulut étonner. Etonner lui parut un sentier sûr vers la gloire. Il n'eût pas demandé mieux que d'être sage. Il débuta par des pages sages ; mais la sagesse ne lui donnant pas une gloire assez rapide, il résolut de prendre au plus court. Il entreprit d'étonner Paris. Et comme rien ne pouvait être plus étonnant, aux environs de 1840, que de voir un homme de lettres faire l'apologie de l'Inquisition et de Joseph de Maistre, Barbey s'y lança à corps perdu. L'exaltation du moyen âge, l'anathème jeté à son siècle fut pour lui une attitude, au même titre que la cravate de dentelles, le chapeau à rebords de velours cramoisi, la redingote à jupe bouffante, le pantalon collant à galon d'or et la limousine de charretier doublée de velours noir « comme Jean Bart, disait-il, avait fait doubler d'or sa culotte d'argent. » En même temps, né simple Barbey et petit paysan bas-normand, il s'intitule d'Aurevilly. Juché désormais au-dessus de son temps et hors de tout contact avec les vulgarités de l'heure présente, il peut à son aise enfler la voix et jeter l'invective.

Ceci se passait en 1846. Barbey approchait la quarantaine. Il publia coup sur coup, à un mois de distance, deux de ses œuvres les plus caractéristiques : *Les prophètes du passé,* et *Une vieille maîtresse :* la première, apologie violente de Joseph de Maistre et de de Bonald et écrasement de Lamennais, dans le style que voici : « Démocrate isolé, moine sans arome et sans bandelettes d'un républicanisme pourri, qui coule en déliquescence et flue de toutes parts autour de nous, il (Lamennais) n'est dangereux qu'à la manière de l'infection ; » — et la seconde... Faut-il en parler ? Oui, puisqu'on la lit encore et qu'on en surprend l'éloge sur des lèvres qui se croient pudiques et qui sont peut-être naïves.

La tradition que représente d'Aurevilly dans *Une vieille maîtresse,* dit M. Doumic, est celle de Crébillon fils et de Laclos. Un homme marié à une femme jeune, belle, et qu'il aime, revient à une ancienne maîtresse, vieillie, laide et dont il a une espèce d'horreur. A quelle obscure servitude obéit-il ? Quels liens ont noués entre ces deux êtres d'anciennes voluptés ? Marigny, le héros du roman, constate avec effroi et satisfaction ce pouvoir qu'a sur lui la Vellini : « Avec une inflexion de ses membres de mollusque dont les articulations d'acier ont des mouvements de velours, elle faisait tout à coup relever les désirs entortillés au fond de mon âme, comme le soleil fait retourner vers lui des convolvulus repliés [1]. » Tel le sujet, tel le style.

Vous lui objectez que de Maistre et de Bonald n'ont pas écrit de ces choses ? Barbey ne s'embarrasse pas pour si peu : « Le catholicisme, dit-il, est la science du bien et du mal (!!). Il sonde les reins et les cœurs, deux cloaques remplis, comme tous les cloaques, d'un phosphore incendiaire. Il regarde dans l'âme : c'est ce que j'ai fait. Ce que j'y ai montré s'y trouve-t-il ? J'ai fait comme un confesseur et un casuiste, j'ai jaugé les immondices du cœur humain. Me préserve le bon sens de comparer le prêtre et l'artiste ! Mais tous deux ont leur fonction. J'ai dit la passion et ses fautes, et, certes, je n'en ai pas fait l'apothéose. Seulement j'ai fait trembler sur sa puissance, sur ses encharmements, sur la barre qu'elle fourre dans notre libre arbitre comme sur un écusson faussé. Ah ! n'étriquons point le catholicisme ! »

Faut-il citer encore l'*Ensorcelée* (1854), dont le héros est l'atroce abbé Jehoel de la Croix-Jugan, qui a tenté de se suicider pour ne pas survivre à une défaite des Chouans et qui finalement se fait abattre d'un coup de feu au pied de l'autel par un mari jaloux ; — ou le *Prêtre marié* (1864), l'abbé Sombreval, défroqué, marié et veuf, qui revient vivre précisément dans son pays natal, parmi ceux dont il est le plus sûr d'être exécré, avec sa fille Calixte, cataleptique, l'auteur montrant dans le somnambulisme de la fille le châtiment de l'apostasie du père et s'imaginant traduire ainsi l'idée chrétienne de l'expiation ; — ou *Les diaboliques* (1874), impur et indigeste alliage

[1] Cette Vellini, fille d'une duchesse et d'un toréador, a bu du sang de son amant et lui a fait boire de son sang : tel est sans doute le charme qui rend leur union indissoluble. Elle lui écrit en lettres de sang. Ils ont eu un enfant : ils ont brûlé son cadavre !

de mysticisme et de sensualisme, imitation des *Fleurs du mal* de Baudelaire, « chef-d'œuvre de la candeur dans l'incongruité ? »

Barbey est oublié. Il ne valait pas la peine de cette exhumation. Nous n'en avons parlé que pour éclairer les admirations malsaines que certains parmi nous croient pouvoir lui vouer sur la foi de quelques pages vibrantes. — M. Doumic conclut mélancoliquement :

Quand on vient d'assister à ce long et vain effort d'un homme pour étonner ses contemporains, une question se pose, qu'il est bien difficile d'éluder : *A-t-il réussi à s'étonner lui-même?* A-t-il été sa propre dupe ? On le voudrait. Car l'homme était sans méchanceté et sa destinée fut mélancolique. Jusqu'au bout, il a été aux prises avec les difficultés d'argent et il a vécu dans une espèce de dénûment. Il a eu toutes les peines du monde à faire éditer ses livres et à placer sa copie dans les journaux... L'écrivain intéresse l'historien des lettres parce qu'on retrouve dans son œuvre toutes les tares du romantisme : le goût de l'exceptionnel, de l'étrange, de l'absurde, le culte de l'énergie, de la passion frénétique et de l'individualisme forcené. Par un don de sa nature et une particularité de sa complexion, l'auteur de l'*Ensorcelée* et des *Diaboliques* semble avoir été créé pour montrer ce qu'il y avait d'enfantillage au fond de l'âme romantique. Il est de ceux qui nous font comprendre comment les écoles finissent. — Très probablement, l'histoire de la littérature ne lui fera aucune espèce de place. Mais, quelque jour, un amateur de curiosités littéraires s'amusera à reconstituer le portrait de cet oublié, pour l'accrocher, dans quelque galerie des excentriques, entre ceux de Georges de Scudéry et de Cyrano de Bergerac et ceux peut-être de quelques-uns des capitaines Fracasses qui sont la gaieté du journalisme d'aujourd'hui.

XIII. — Vouloir étonner le monde est une manie qui malheureusement n'a rien d'exceptionnel, qui peut rester suffisamment innocente, qui, à la rigueur, a pu se concilier avec une certaine candeur chez un Barbey d'Aurevilly, mais qui, comme tout travers non combattu, peut conduire très loin... Cela peut-il aller jusqu'au *Vice errant*, de M. Jean Lorrain ? et M. J. Ernest-Charles *(Revue Bleue,* 23 août 1902) ne pousse-t-il pas un peu fort l'indulgence (ou l'ironie) quand il attribue au désir d'étonner les « raffinements ignobles » de M. Jean Lorrain ?

On n'attend pas de nous une analyse du livre de M. Jean Lorrain. Ceci soit dit simplement pour montrer, de loin, à nos lecteurs, à quels abîmes peut rouler ce que l'on appelle encore littérature. M. Jean Lorrain cultive « l'orchidée du cadavre rare; » et il met beaucoup de femmes autour. Il écrit des romans-feuilletons de mauvais lieux; mais chaque époque n'a-t-elle pas les feuilletonistes qu'elle mérite ? Mais voici sa dédicace :

« A l'hypocrisie et à la lâcheté humaines, à la férocité des honnêtes gens et à l'honnêteté des parvenus, aux défenseurs patentés de la vertu, aux souteneurs mariés..., aux détracteurs farouches des vices dont ils ont vécu, je dédie ces pages de tristesse et de luxure, la grande luxure dont ils ignorent la détresse affreuse et l'incurable ennui, convaincu et flatté d'avance des cris indignés que soulèvera chez eux la chronique navrante d'une effroyable usure d'âme. »

Si c'est la grande luxure qu'a voulu peindre cet homme, la grande luxure est chose extraordinairement petite. Mais peut-être est-il excusable de n'avoir su rien inventer et d'être seulement venu trop tard depuis six ou dix mille ans qu'il y a des luxurieux. Le héros de ce livre (qui a vu le jour à Paris, chez Ollendorff), est un prince russe, Wladimir Norousoff, brute épileptique, infecté de toutes les maladies, sorte de fou qui devrait être enfermé depuis longtemps. Il est entouré d'aventurières et de grues, et de chevaliers d'industrie. Il souffre particulièrement des entrailles et donne des fêtes néroniennes, à Nice. Brusquement, un coup d'apoplexie nous débarrasse de lui, — et de M. Jean Lorrain, de qui oncques ne sera plus question entre nous.

XIV. — Pour la première fois probablement, la *Revue des Deux Mondes* ouvre ses pages à une plume jésuitique. Le P. Henri Brémond nous y parle (livraison du 15 septembre 1902) d'*Edouard Thring* et de *l'école d'Uppingham*. Thring fut, paraît-il, un grand « éducateur anglais. » Jeune ministre anglican, on le mit en 1853 à la tête d'une *public school* obscure, sans élèves et sans avenir; et il en fit, trente années durant, l'école modèle d'Uppingham.

Thring a fourni au P. Brémond la matière ou l'occasion d'un bon chapitre de pédagogie. Ce n'est pas qu'on nous le présente comme l'éducateur idéal. Il n'avait rien d'attrayant au premier aspect. C'était un type de puritain raide, rude, toujours tendu. Chaque matin, il prenait instinctivement une attitude de combat ; ses lèvres devenaient rigides et ses yeux se préparaient à foudroyer quelque criminel. Sa rhétorique augmentait de férocité avec la légèreté de l'offense. Pour les fautes sérieuses, quelques paroles courtes et simples, tandis que la vue des menus délits quotidiens décuplait son invention verbale et lui inspirait des anathèmes inouïs. Emporté ou retenu, c'était toujours la terreur. Il manquait essentiellement de souplesse. Il n'avait rien de ce qui enveloppe et gagne les cœurs. Rien des coquetteries délicieuses, des souples insinuations, des longues étapes du siège savant que mène Fénelon autour d'un enfant capricieux et rebelle. Il n'eût rien compris à la vieille métaphore du miel à mettre au bord de la coupe. Ce n'est pas lui qui eût forgé des fables ingénieuses sur les funestes effets du vice. Il fallait aimer le bien parce qu'il est le bien, fuir le mal parce qu'il est le mal : rien plus. Du pain sec.

Comment, avec cela, réussit-il et marqua-t-il d'une empreinte si profonde la jeunesse étourdie qui tremblait sous son regard ?

« Ce qui frappa, saisit, entraîna les élèves de Thring, dit le P. Brémond, ce fut de voir de tout près, pendant des années, un homme aux yeux de qui *une seule chose comptait en ce monde, le*

devoir, et qui, manifestement, ne vivait que pour cette unique passion. *Entre douze et dix-huit ans, une âme ordinaire ne peut être longtemps insensible à un pareil spectacle.* On a bien pu commencer par sourire, mais peu à peu on se rend compte qu'un tel homme a trouvé le vrai secret de la vie, on le respecte, on l'admire, on l'aime, on voudrait lui ressembler, on rougit des petites bassesses quotidiennes auxquelles autrefois on ne prenait même pas garde, et insensiblement, comme un enfant qui marche à côté d'une grande personne se dresse sur la pointe des pieds pour paraître moins petit, on se hausse l'esprit et le cœur dans l'espoir d'arriver à être moins loin d'un esprit et d'un cœur qui paraissent si haut. »

« *Quelle espèce d'homme était donc ce Thring?* » demandait-on un jour à un évêque anglican qui l'avait beaucoup connu. L'évêque, à ce moment, était en train de tisonner. — «Thring, répondit-il, le voici tout entier. Si vous étiez entré chez lui pendant qu'il arrangeait son feu, il vous aurait démontré que rien ici-bas n'est aussi grave que de tisonner comme il faut. » — C'est cela. Le devoir se concrète, se précise à chaque instant, aux yeux de Thring, dans les plus simples besognes de la journée. Revêtue de cette dignité auguste, chaque action se transforme et reçoit un prix infini : à chacune il se donne avec la même fougue et de chacune il dit successivement qu'elle est la plus importante de la journée. Tout ce qui ne tend pas *immédiatement* à nous rapprocher de Dieu, il le méprise souverainement.

On sent ici le puritain, et l'absence de nuances qui pourtant sont la vérité et par conséquent la morale. Des grandeurs si farouches sont faites pour repousser et rester inaccessibles. Mais Thring tirait, de l'exagération même de son principe, des conclusions d'une condescendance inattendue. Il méprisait non seulement le plaisir, non seulement l'argent, ce qui est fort beau pour un Anglais, mais même l'intelligence et les privilèges de l'esprit, ce qui est inouï chez un directeur de collège. Il méprisait le succès. Une seule chose importait pour lui : la culture morale de ses jeunes gens. Or, intelligents ou faibles d'esprit, tous ont une âme ; et chaque enfant, si désespérément borné soit-il, a droit à autant de soins que les plus brillants. « C'est une hérésie, écrit-il, de prétendre qu'il faut renvoyer les queues de classes. » — Il disait encore : « *Every boy can do something well*, il y a toujours quelque chose qu'un enfant peut bien faire : » c'est là qu'il faut le saisir, c'est de là qu'il faut prendre pied pour le conduire à ce développement moral qui est le tout de la vie. — Et il s'écriait, avec un bel accent d'optimisme chrétien :

Entendez le philosophe : « La nature humaine, oh ! la bête dangereuse ! elle mord, elle rue, c'est un démon. Qu'on l'enferme et qu'on l'empêche à jamais de mal faire ! »

Et le Christ dit, lui : La nature humaine est bonne, noble, c'est une créature de Dieu : il faut lui apprendre à courir et lui donner parfois de l'éperon pour qu'elle bondisse plus joyeusement et plus haut. ***Mais ne la laissez pas à l'écurie !***

Et tout cela couronné, pénétré par la pensée du Christ ! Tout pour le Christ et par le Christ, rien sans le Christ !

Il y a, dit-il, un point dont l'évidence est enracinée au fond de mon cœur : c'est qu'il est absurde de rêver le succès d'une école de premier ordre dont le directeur n'aurait pas le droit d'exercer sur ses élèves *une influence religieuse.*

C'est qu'en Angleterre non seulement on ne songe même pas à se demander si un directeur d'école doit être religieux, mais l'unique question en litige est de savoir s'il ne doit pas être nécessairement *homme d'église*, ministre de Dieu. Une tradition vieille de plusieurs siècles voulait jusqu'ici, chez nos voisins d'outre-Manche, que les *head-masters* des *public schools* appartinssent au clergé. Un grand pédagogue anglais d'aujourd'hui, M. J. Fitch, regrette que cette disposition risque d'écarter de ces fonctions des hommes de mérite ; mais, comme il se rend parfaitement compte des avantages de l'ancien système, il propose un moyen terme qui ne manque pas de piquant : « Je voudrais, dit-il, qu'on pût confier ces fonctions à un laïque à qui l'évêque permettrait de *prêcher dans la chapelle de l'école.* » Voilà comment, en Angleterre, même les gens qui tendent à « séculariser » comprennent l'autorité incomparable que le prestige d'une mission divine assurera toujours à l'éducateur.

XV. — Tout n'est pas à la tuberculose en Allemagne ; et nous assistons à une poussée de germanisme ou de pangermanisme si violente, si exaspérée, que l'on dirait les convulsions de la fièvre. Nous en avons parlé longuement l'an dernier à propos du principe des nationalités. (*Ami* 1901, p. 833-840, 1054-1062). Cette année, le discours inouï de l'empereur Guillaume II à Marienbourg (7 juin) a révélé le fond de l'orgueil allemand : « J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer dans ce château et à cette même place, que la vieille cité de Marienbourg, ce boulevard situé au point d'issue de la civilisation des pays à l'est de la Vistule, doit rester pour toujours le point de repère du devoir pour l'Allemagne. C'est le berceau de la civilisation chrétienne et c'est encore la forteresse de l'élément allemand à la frontière. *L'arrogance polonaise veut opprimer l'élément allemand* [1]. Je suis donc forcé d'adresser un appel

[1] *Polnischer Uebermut tritt dem Deutschtum zu nahe :* c'est la version officielle transmise aux journaux. En fait, l'empereur avait dit : « l'insolence polonaise et l'arrogance sarmate : *polnische Frechheit und sarmatischer Uebermut.* »

Marienburg, vieille ville de 10.000 âmes fondée vers 1280 par les chevaliers teutoniques et résidence du grand maître de l'Ordre, — cédée à la Pologne (avec toute la province de Prusse occidentale) en 1466 (second traité de Thorn), — échue à la Prusse lors du premier partage de la Pologne (1772).

à mon peuple pour qu'il se mette en garde contre les Polonais afin de sauvegarder *ses biens nationaux* contre leurs attaques... Aujourd'hui, comme il y a des siècles, nous devons nous réunir pour combattre l'ennemi commun... »

L'ennemi commun, c'est la Pologne. La Pologne, c'est la barbarie sarmate ; la civilisation chrétienne, c'est l'Allemagne, et en l'Allemagne, le luthéranisme : ce jour-là même, Guillaume II faisait célébrer, pour la première fois, un service protestant dans la vieille église catholique du château de Marienbourg, respectée jusque là par tous ses prédécesseurs rois de Prusse.

Le discours de Guillaume est étrange dans la bouche d'un souverain ; mais on n'en est plus à compter les étrangetés de cet homme. Il déclare brutalement la guerre à une partie de son peuple (les Polonais sont trois millions et demi en Prusse) ; et ce qu'il y a de plus douloureux à constater, c'est qu'il exprime les sentiments de la presque unanimité de ses sujets allemands, même catholiques, et c'est que ces paroles ne sont que la traduction fidèle de la politique suivie depuis trente ans vis-à-vis de la Pologne prussienne[1].

[1] « L'allure heurtée de Guillaume II, écrit un diplomate *(Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1902), ses contradictions perpétuelles représentent assez exactement les présentes perplexités de l'âme allemande : l'imagination pangermaniste entraîne la parole impériale, le sentiment de la réalité retient l'acte de l'Empereur. »

On n'a pas idée des excès où l'infatuation pangermaniste emporte les cervelles allemandes, au moins les cervelles protestantes (car dans la presse catholique, même chauvine, on soupçonne encore un fonds d'humilité qui sauvegarde quelque lueur de bon sens). On ne trouve rien de pareil chez aucun autre peuple. L'orgueil tant reproché aux Anglais s'est développé lentement, avec les progrès mêmes de l'Empire britannique ; l'Allemagne au contraire s'est élevée tout d'un bond, et les coups de foudre de Sadowa et de Sedan ont tourné les têtes. L'orgueil britannique est surtout pratique, plus ou moins inconscient, et se meut sur le terrain des faits, sans pervertir l'intelligence ; l'orgueil allemand est théorique autant que pratique, il envahit toute l'âme au point de n'y laisser que haine et mépris pour tout ce qui n'est pas allemand, pour tout ce qui n'est pas manière allemande, essence allemande, culture allemande, *deutsche Art, deutsches Wesen, deutsche Gesittung,* — haine surtout de l'Anglais et du Slave : quant à la France, elle s'abîme dans la nuit, et la race germanique en son ascension indéfinie ne daignera pas même prendre la peine de troubler le crépuscule de notre race, *Franzosendämmerung.*

« Nous sommes sans aucun doute, proclame M. Fritz Bley (dans son livre *Die Weltstellung des Deutschtums),* nous sommes le premier peuple guerrier. Pendant deux siècles, c'est l'énergie germanique qui a maintenu l'Empire romain vermoulu : car des Allemands seuls étaient capables de vaincre la force allemande. En sept batailles décisives, dans la forêt de Teutoburg, aux champs catalauniques, à Tours et Poitiers, sur le Leck, à Liegnitz, devant Vienne contre les Turcs et à Waterloo, nous avons sauvé la civilisation de l'Europe. Nous sommes le peuple le plus habile dans tous les domaines de la science et de l'art. Nous sommes les meilleurs colons, les meilleurs marins, les meilleurs marchands. »

Et voilà comme on écrit l'histoire en Allemagne et comme on y fait la psychologie des peuples. Ceci cesse d'être un travers et n'est plus un chauvinisme dont on puisse rire. On ne rit point de pareilles énormités, pas plus que les Allemands eux-mêmes n'en rient. Et nous aussi, Français ou Anglais, Italiens ou Espagnols, nous aimons notre pays et nous le célébrons, mais non sans esquisser un sourire qui est un correctif, tandis que vous pouvez être sûrs de ne surprendre jamais une ébauche de sourire aux lèvres de l'Allemand qui s'emplit la bouche de son *Deutschland, Deutschland über Alles!* ou de son :

Wir sind von des Donnerers Heldengeschlecht,
Wir wollen das Weltall erben :
Das ist altes Germanenrecht
Mit dem Hammer Land zu erwerben.

Au lendemain de la fondation du nouvel Empire, Bismarck, ennemi de tout particularisme, inaugura sa politique antipolonaise. La Pologne était catholique ; il résolut de la frapper dans sa religion, sûr que s'il venait à bout de l'Eglise de Pologne, il serait vite débarrassé du patriotisme polonais. Il répètera même plus tard, à satiété, que s'il a mis en scène tout le formidable appareil de son *Kulturkampf,* c'était uniquement dans le but ultime d'écraser le polonisme, frappant ainsi tous les catholiques allemands pour être plus assuré d'atteindre les catholiques polonais.

Le Kulturkampf clos, Bismarck, renonçant à sévir à son gré contre l'Eglise, transporta la lutte à l'école : un premier arrêté, du 7 mai 1883, prescrivit, en terre polonaise, l'usage de la langue allemande *pour l'enseignement de la religion* dans *toutes* les écoles primaires *urbaines* et dans les écoles *communales* où les élèves allemands formaient la moitié des classes ; inutile de dire que l'on n'eut pas de peine à obtenir, presque partout, des majorités factices. Aussi un second arrêté, du 1er novembre 1887, vint-il exclure définitivement la langue polonaise des écoles primaires.

Après l'Eglise et l'école, Bismarck s'attaqua à la propriété. La nouvelle campagne fut annoncée par le discours du trône du 14 janvier 1886, qui promettait un règlement spécial destiné à « protéger la propriété allemande dans les provinces de l'Est ; » et le 26 avril suivant, le Landtag de Prusse votait, à l'unanimité, un crédit de 100 millions de marks (125 millions de francs) destiné à l'achat de terres polonaises qui seraient revendues ensuite à des émigrants allemands.

Le plan échoua. Les achats portèrent surtout sur la grande propriété ; la petite propriété polonaise resta à peu près intacte. Et les nouveaux grands terriens allemands continuant à employer des ouvriers polonais, le nombre des colons allemands augmenta fort peu. Les Polonais, de leur côté, ne restaient pas inactifs. « Notre pays, avaient-ils dit, bien qu'incorporé depuis cent ans à la monarchie prussienne, est polonais depuis des siècles. » Et ils fondèrent la banque Ziemski, qui lutta avec succès contre la Commission de colonisation prussienne.

En 1890, chute de Bismarck. Guillaume II, avec Caprivi, parut inaugurer une nouvelle ère. Les Polonais crurent à la parole impériale et à la sincérité de sa politique de ralliement ; et on les vit, en échange de quelques concessions, voter au Reichstag l'augmentation de la flotte et les lois militaires. Le rapprochement fut de brève durée, et un discours de Guillaume II à Thorn (1895)

enleva vite toute illusion à la population polonaise de Prusse.

Entre temps, Bismarck avait mené une campagne formidable d'antipolonisme et dénoncé à grand fracas, par son journal (les *Hamburger Nachrichten)*, le péril créé par la faiblesse de Caprivi vis-à-vis de l'élément slave. Sous ses auspices se fondait la « Société antipolonaise de défense des Marches orientales, » *Ostmarkverein ;* et trois de ses dévots, Hausmann (fils d'un banquier juif de Berlin), de Kennemann et de Tiedemann organisèrent le parti de combat, qui, de leurs trois initiales H. K. T., s'appelle, aujourd'hui encore, l'Hakatisme *(Hakatismus).*

A Caprivi succède Hohenlohe : la langue polonaise est de nouveau bannie de l'école ; la Commission de colonisation est dotée d'un nouveau fonds de 100 millions (20 avril 1898) ; les rédactions des journaux posnaniens sont soumises à de fréquentes perquisitions ; les délations se multiplient, amenant procès et condamnations. Les expulsions reprennent en 1898 ; reprise aussi, sous le nouveau chancelier Bülow (le plus féroce des hakatistes), reprise de ces *procès scolaires* que l'âge des accusés rend parfois si ridiculement odieux : procès de Thorn (sept. 1901), contre soixante lycéens coupables de se réunir le dimanche pour compléter leurs études d'histoire et de littérature polonaises ; procès des étudiants de Posen (nov. 1901), accusés d'avoir fondé des sociétés secrètes ; perquisitions policières chez les étudiants suspects de polonisme ; saisie des œuvres de Mickiewicz et de Sienkiewicz ; interdiction de conférences en polonais ; suppression des enseignes et affiches polonaises ; interdiction des prédications en polonais pour les soldats d'origine polonaise ; et surtout cette abominable affaire de Wreschen (ou Wresnia, en Posnanie), dont le retentissement a été si douloureux à travers le monde civilisé. En voici le récit d'après M. Henri Welschinger *(Allemands et Polonais, Quinzaine* du 1er août 1902) :

Les enfants de cette commune déclarèrent nettement un jour aux instituteurs de l'école municipale, qu'ils ne diraient leurs prières et n'apprendraient leur catéchisme qu'en polonais. A cette déclaration répondirent des punitions corporelles qui en trois mois montèrent à plus de sept cents. Chaque matin ou chaque soir, de pauvres petits êtres revenaient chez leurs parents avec des marques sanglantes de la cruauté de leurs maîtres. Le 20 mai 1901, ce fut pire. Les autorités scolaires de Wreschen décidèrent que, pour venir à bout de la résistance opiniâtre des enfants, une bastonnade générale aurait lieu avec le concours de tout le personnel enseignant et sous la présidence de l'inspecteur en chef... On appelle donc à tour de rôle les enfants des deux sexes devant ce jury impitoyable ; on les déshabille et on les roue de coups de bâton. Puis on les ramène à leurs bancs et on les oblige à voir traiter de même leurs camarades. Les coups pleuvent avec tant de force qu'un enfant en restera infirme toute sa vie et qu'un autre en perdra presque la raison. Plusieurs étaient couverts de plaies. Les cris des petites victimes s'entendaient du dehors et finirent par ameuter les passants. Les habitants de Wreschen accoururent. Ils voulurent entrer dans l'école. Elle était soigneusement fermée. Comme la bastonnade continuait et que les clameurs redoublaient, des mères affolées se précipitèrent sur la porte et rudoyèrent les gendarmes qui les empêchaient d'entrer... Le curé et le vicaire de Wreschen se jetèrent au milieu d'elles pour essayer de les calmer. *Chiens d'Allemands !* criaient les unes... Tout se borna en somme à des clameurs, à des reproches... Les mères reprirent seulement leurs enfants, essuyèrent leurs larmes et pansèrent leurs plaies. Mais l'orgueil des maîtres allemands avait souffert. Vingt-cinq personnes furent arrêtées : des mères, des spectateurs inoffensifs et jusqu'à des enfants. L'acte d'accusation relata les gros mots lancés par les paysannes indignées, et l'on parla d'émeute et de crime de haute trahison.

L'affaire fut jugée à Gnesen en novembre 1901. Aux plaintes des mères le président répondait que Dieu se plaît à être honoré aussi bien en allemand qu'en polonais. Un instituteur dit que la religion est comme le lait et qu'on peut boire aussi bien dans une tasse que dans un verre. On n'a pas plus d'esprit ; et les petits Polonais ne sont-ils pas bien excusables de ne rien entendre à l'esprit allemand ? [1] Aux juges les mères répondaient : « Ce que nous voulons toutes, c'est que nos enfants apprennent la religion en polonais, parce que sans cela nous ne pourrions pas prier avec eux ! »

Sur vingt-cinq accusés, cinq furent acquittés ; les vingt autres furent condamnés à un total de dix-sept ans et demi de détention sévère. Une femme Piasecka, mère de cinq enfants et grosse d'un sixième, eut deux ans et demi de prison pour avoir maudit le maître d'école ; elle mourut trois mois après, au cachot. Un boucher qui s'était permis une plaisanterie sur la douceur germanique, eut deux ans. Des enfants de douze et treize ans furent condamnés à six mois de détention... Voilà les faits d'armes, authentiques ceux-ci et indiscutés, du « maître d'école » qui nous a battus en 1870.

Et comme le polonisme persiste à ne pas mourir, le chancelier Bülow élabore, avec l'appui d'une partie du Centre catholique (dont le comte Hoensbroech, frère du triste ex-jésuite qui est aujourd'hui marié et passé au protestantisme), un nouveau programme d'extermination ; un nouveau crédit de 100 millions est voté pour encourager les colons allemands et luthériens qui trouvent peu de charme à vivre en pays polonais et catholique ; les *Schulmeister* continuent à battre les enfants ; et les Hakatistes proposent une série de mesures infernales : défense d'imprimer livres ou journaux en polonais, retrait aux Polonais du droit d'acquérir et de tester, défense d'employer le polonais dans les réunions, suppression de toute prédication en polonais, enlèvement aux parents des enfants qui refuseraient d'étudier leur religion

[1] Un journal officieux, pour justifier la condamnation des accusés, formula l'apologue que voici. Un homme sensible s'opposa un jour à la noyade de sept petits chats et les recueillit chez lui. Qu'arriva-t-il ? C'est que les sept petits chats eurent, un an après, quarante-neuf rejetons et qu'au lieu de n'avoir à noyer que sept chats, — il fallut en noyer *cinquante-six*... Est-ce réussi ? Est-ce décisif ?

en allemand, etc. — En attendant, les Polonais, le 13 juillet dernier, ont célébré avec éclat l'anniversaire de la bataille de Tannenberg où leurs ancêtres ont en 1410 infligé une terrible défaite à l'Ordre teutonique ; et une semaine plus tard, l'assemblée annuelle des instituteurs de Galicie, à Lwow (Lemberg), terminait ses travaux par un hommage au roi Jagellon vainqueur des Allemands à Grünwald et par le vote à l'unanimité d'une résolution contre le discours impérial de Marienbourg. *Boze cos Polski*, la Pologne n'est pas morte !

« L'incident de Wreschen, écrivait un témoin, a mis en évidence l'unité nationale qui subsiste dans les trois lambeaux de notre patrie déchirée par le partage. — Le monde slave s'est ému. De toutes parts les dons affluent. Il en vient de Croatie, de Slavonie, voire de Russie. Et qui sait si la plainte des petits enfants polonais martyrisés dans l'école de Wreschen ne marquera pas un tournant dans l'histoire, ne donnera pas à la grande famille slave la cohésion qui lui serait nécessaire pour opposer une digue aux empiétements teutons et à l'orgueil germanique ? »

Et Léon XIII, recevant le 30 avril de cette année les mille pèlerins accourus de Pologne pour les fêtes de son jubilé, s'écriait : « A votre vue, Notre cœur s'élance vers la Pologne tout entière et Nous considérons avec respect comment votre nation, au milieu de tant d'amères et douloureuses épreuves, a su garder intacte la foi de ses aïeux, prête à périr plutôt que de plier... Jugez vous-mêmes quelle bienveillance Nous avons à votre égard et avec quelle ardeur Nous souhaitons à la nation polonaise un meilleur et durable avenir ! »

XVI. — Nous voudrions, au terme de cette Causerie, ajouter encore un mot sur la Bosnie-Herzégovine. Il y a là un petit chef-d'œuvre d'envahissement germanique ; et la question des chemins de fer balkaniques, tout à fait à l'ordre du jour, fait toucher la chose du doigt [1].

On se rappelle les grands traits de l'histoire contemporaine de Bosnie et d'Herzégovine. Soumises au sultan jusqu'à la guerre russo-turque de 1877, ces deux provinces sont déclarées autonomes par le traité de San-Stefano (3 mars 1878) qui remaniait de fond en comble la péninsule balkanique, triplant le territoire du Montenegro, érigeant le royaume indépendant de Serbie, et créant, du Danube à l'Archipel, et de la mer Noire à la chaîne du Pinde, un grand Etat nouveau, la Bulgarie. C'était l'*anatomie* de l'empire turc (suivant le mot du général russe Ignatieff), réduit à quelques lambeaux de provinces incapables de communiquer entre elles autrement que par la mer ; et c'était surtout la tutelle de la Russie sur toute la péninsule.

Alors intervint l' « honnête courtier » Bismarck, avec ses deux séides, l'israélite Beaconsfield (Angleterre) et l'ex-insurgé premier ministre Andrassy (Autriche). Le Congrès de Berlin mit en pièces le traité de San-Stefano : le Montenegro dut restituer Dulcigno à la Turquie, abandonner Spizza à l'Autriche et subir le protectorat de celle-ci ; la Bulgarie fut réduite de 4 millions et demi d'habitants à 1.850.000 et vit un de ses tronçons (Roumélie Orientale) rattaché à la Turquie avec promesse d'une certaine autonomie administrative, et l'autre (Thrace et Macédoine) rentrer sous la complète domination du sultan ; — enfin et surtout (et ceci est le chef-d'œuvre de Bismarck) l'Autriche fut installée en Bosnie et Herzégovine *(à titre provisoire,* dit le traité) et reçut autorisation de tenir garnison dans le sandjak (sous-préfecture) de Novi-Bazar et de percer sur ce territoire des routes militaires et commerciales. Par là était scellée la réconciliation entre l'Autriche et la Prusse ; par là surtout l'influence autrichienne, c'est-à-dire germanique, était substituée à la prépondérance moscovite dans la péninsule.

Ouvrez en effet une carte et voyez s'il est possible de mieux enfoncer le coin qui doit empêcher à jamais la Serbie de tendre la main au Montenegro. « L'occupation de la Bosnie-Herzégovine, disait le calviniste hongrois Tisza, a pour seul but de séparer la Serbie du Montenegro et d'*écraser la tête de l'hydre slave.* »

Et c'est non seulement l'isolement politique des pays slaves que l'on vise ; c'est aussi leur investissement économique, grâce à un système savant de chemins de fer. En bonne géographie commerciale, la côte adriatique devrait être le littoral dont les pays serbes sont l'*Hinterland* ; c'est la terre rocheuse et avare qui, faute de pouvoir nourrir sa population, semble appeler directement les produits agricoles des plaines du Danube et de la Morawa (serbe), au lieu de les demander par voie de mer à frais plus élevés ; c'est la zone naturelle de contact de la Serbie avec le commerce maritime de l'Occident, et plus spécialement avec l'Italie [1]... Ce devrait être tout cela, et ce ne l'a

[1] Voir *Le percement du Simplon*, par E. Peyralbe *(Questions diplomatiques et coloniales*, 15 septembre et 15 octobre 1902) ; — *Les chemins de fer du Balkan occidental*, par Charles Loiseau *(Revue de Paris*, 1er mai 1901) ; — *L'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine*, par Anatole Leroy-Beaulieu *(Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1902) ; — *L'Allemagne vers l'Est*, par *** *(Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1902) ; — *Slaves et Germains*, par un diplomate *(Revue politique et parlementaire*, 10 janvier 1898) ; — un excellent chapitre (p. 86-127) dans le livre de Ch. Diehl (étudié ici l'an dernier), *En Méditerranée ; — L'évolution de la question d'Orient dans les Balkans*, par le baron Jehan de Witte *(Revue générale*, novembre et décembre 1899, janvier 1900) ; — *Chez les Slaves de Bosnie*, par M. Désers, curé de St-Vincent-de-Paul, à Paris *(Correspondant* du 25 août 1901) ; — etc.

[1] La Serbie, région agricole, n'a pas de débouchés ailleurs que sur le littoral adriatique : à l'est, les plaines de Roumanie et Bulgarie donnent des produits analogues aux siens ; et au nord, la Hongrie oppose des tarifs onéreux de douane et de chemins de fer, sans parler d'un exercice souvent abusif du droit de police sanitaire : la « question des porcs » est en Serbie une maladie chronique qui explique bien des oscillations de la

jamais été : la faute en fut longtemps à l'incurie du régime turc ; elle en est aujourd'hui au partipris très net du régime autrichien.

Pourquoi ? C'est que, si les intérêts du Balkan (et de toute l'Europe continentale, en dehors du monde germain) exigeraient une voie ferrée orientée du nord-est au sud-ouest, du Danube à l'Adriatique, d'un autre côté l'égoïsme de l'Autriche et de l'Allemagne trouve son compte en des voies dirigées exclusivement du nord-ouest au sud-est, des frontières de la Bosnie à Salonique, acheminement voulu de toute cette poussée orientale, de tout ce *Drang nach Osten* du monde germanique.

Et voilà la morale de la ligne actuelle de Belgrade à Salonique, *via* Nisch et Uskub (vallées de la Morawa serbe et du Vardar macédonien), ligne qui est d'ailleurs entre les mains de capitalistes allemands. — Et voilà la morale de la nouvelle ligne projetée par le ministère austro-hongrois, de Serajevo à Mitrovitza, destinée à relier Vienne à Salonique par Brod et la vallée de la Save, voie notablement plus courte que la voie Belgrade, et voie qui offrirait de plus l'avantage de ne pas traverser le territoire serbe et de s'engouffrer tout entière dans le couloir formé par le sandjak autrichien de Novi-Bazar.

Le jour où s'ouvrirait cette nouvelle ligne, si on ne lui oppose un contrepoids efficace, Salonique serait port allemand, Salonique serait le débouché de toutes les marchandises de l'Europe centrale à destination de l'Orient, et probablement aussi des marchandises anglaises, le trajet de Londres à Port-Saïd *via* Ostende-Vienne-Bosnie et Macédoine étant devenu de treize heures plus court que celui de la Malle actuelle par Modane et l'Italie. Ce serait la ruine des ports de l'Adriatique et de la Méditerranée occidentale ; et, avec la ligne du Bosphore à Bagdad, en construction et confiée, elle aussi, à des mains allemandes, ce serait la germanisation du commerce européen vers l'Orient [1].

Mais il y a des contrepoids, en économie comme en politique ; et, pour neutraliser les visées allemandes, deux lignes sont projetées : 1° le percement du Simplon (ceci nous ramène loin des Balkans, mais on va comprendre l'importance du Simplon dans l'affaire) ; — et 2° une grande ligne transversale, croisant les lignes autrichiennes, du Danube à l'Adriatique : de Kladovo (Roumanie) au-dessous des Portes de Fer, le *Transbalkanique* remonterait le Timok, croiserait à Nisch la ligne Vienne-Constantinople, puis, évitant l'ancien sandjak de Novi-Bazar (autrichien maintenant), passerait à Prichtina, puis à Ipek, puis sur territoire monténégrin, à Podgoritza, d'où il aboutirait à la mer par deux embranchements, l'un sur Antivari (Montenegro), l'autre sur S. Giovanni de Medua (Albanie).

Le transbalkanique mettrait ainsi en relation, par la magnifique artère du Bas-Danube, l'Adriatique et la Mer Noire, deux mers entre lesquelles la nature a disposé, outre la formidable jetée des monts balkaniques, les détroits souvent litigieux des Dardanelles et du Bosphore. Il ouvrirait au commerce russe, bulgare, serbe, monténégrin, albanais, un débouché direct et nouveau sur les pays latins. L'Italie y trouverait une chance de relèvement de ses deux grands ports adriatiques, Venise et Bari : par Venise, point de départ du gros des marchandises, qui fileraient par eau, le grand foyer industriel de Lombardie se créerait

politique intérieure et même extérieure. C'est pourquoi il faut absolument que la Serbie s'ouvre, à travers les lignes autrichiennes, une route vers l'Adriatique.

Ce débouché des pays de langue serbe vers l'Adriatique est tellement dans la nature des choses que, sous les Romains, la Bosnie et la Vieille-Serbie (aujourd'hui autrichienne, Novi-Bazar) s'appelaient la *Dalmatia interna* et étaient peuplées de colonies reliées à la civilisation par des ports florissants.

[1] On sait d'ailleurs que le pangermanisme préconise une vaste union douanière qui engloberait avec l'Allemagne et l'Autriche, l'Italie, la Belgique, la Hollande avec ses colonies et, si possible, le Danemark et la Suède, — union dont l'Empire turc deviendrait l'hinterland naturel, en ouvrant ses possessions d'Europe et d'Asie à la colonisation germanique. — Et l'on sait aussi que c'est une union douanière, le fameux *Zollverein*, qui, lentement constitué entre 1820 et 1853, a, dans les desseins de la Prusse et dans la réalité des faits, préparé la formation de l'unité politique allemande. — La Roumanie entrerait dans le complot et s'abandonne à l'influence germanique parce que, établie sur la rive gauche du bas Danube, elle se voit prise, au nord et au sud, entre deux étaux slaves. — Tous ces rêves du pangermanisme avaient été prévus avec une merveilleuse lucidité, il y a vingt ans, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour, en son beau livre, *Les pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie*, Paris, Plon, 1883. — Ce sont d'ailleurs rêves qui doivent à tout prix devenir des réalités. Il y a là une question de vie ou de mort pour l'Allemagne. Nous avons dit longuement, dans nos Causeries sur les Revues (de 1897 à 1899), l'éclat des merveilleuses années 1894-1899 en Allemagne et la campagne industrielle et commerciale qui conduisit au succès de 1900 et ramena les Allemands triompher à Paris dans les galeries de notre Exposition. Mais les succès allemands ont de pénibles lendemains ; et voilà que la fin de cette même année 1900, toute l'année 1901 et le début de l'année 1902 apportent des désastres, des faillites retentissantes (quatorze dans les six premiers mois de 1901, dont le plus terrible fut le krach de la *Banque de Leipzig*, 26 juin 1901), une crise générale du commerce et de l'industrie, dont les effets ont été palliés par mille expédients publics et privés, mais dont la prolongation effraie les plus optimistes.

C'est que tout ce développement inouï de l'industrie allemande était factice, artificiel, ne reposant nullement sur la nature du sol, qui est pauvre. Par de fantastiques baisses de prix, on s'était fait une clientèle mondiale, aux dépens de l'Angleterre et de la France ; on avait couvert le pays d'usines. Cela marcha quelques années... Puis, les Américains, jusque-là les meilleurs clients de l'Allemagne, se mirent à dresser en face une maison similaire, mais bien plus gigantesque, et en un site et sur un terroir mille fois plus riches et plus favorables. — Ce fut pour l'Allemagne le signal de la crise, et ce sera la ruine, la crise ne pouvant cesser tant que la cause durera, et la cause ne paraissant pas en voie d'effacement.

Comment l'Allemagne sortira-t-elle de là ?... Voilà pourquoi elle veut absolument mettre la main sur le commerce des Balkans et de l'Asie Mineure... Et déjà plusieurs chez elle regardent du côté de la Hollande, dont les immenses colonies offriraient de profitables débouchés au commerce mécontent. Et il ne manque pas, en Allemagne, de calculateurs sans scrupules qui voient dans l'annexion de la Hollande le seul remède aux embarras présents. (Voir un article très documenté sur *La crise allemande*, par V. Bérard, *Revue de Paris*, 15 octobre 1902).

à une distance relativement proche un nouveau marché d'exportation ; par Bari[1], les pays danubiens pourraient importer du blé (qui manque quelquefois en Italie), du bétail, des chevaux, des minerais. Et ce n'est pas seulement l'Italie, mais aussi la France et la Suisse qui seraient dispensées d'emprunter les voies de l'Europe centrale pour leurs échanges avec ces régions.

Le transbalkanique ainsi ferait suite à la nouvelle voie qui, par le Simplon[2], va resserrer les relations de la France, de l'Italie, de la Suisse ; et, comme au temps du monde romain, l'Adriatique redeviendrait le trait d'union entre l'Occident latin, l'Orient européen et le sud de la Russie. Une grande ligne commerciale se formerait des monts Jura à Odessa, en travers du courant que l'Allemagne et l'Autriche se préparent à diriger du centre de l'Europe vers Salonique, — une ligne qui de plus aurait son prolongement vers l'Orient asiatique et les Indes ; car, seul, le percement du Simplon réaliserait l'économie de temps et de transport qui permettrait à l'antique voie Brindisi d'entrer en concurrence avec la nouvelle voie Vienne-Serajevo-Mitrovitza-Salonique-Port-Saïd.

XVII. — Ces choses n'auront pas semblé trop profanes à nos lecteurs, qui savent quelle répercussion la vie économique exerce sur la vie sociale des peuples, comme aussi sur la vie morale des individus. Et puis, rien n'est profane aux yeux de la foi, et les routes balkaniques deviendront, nous l'espérons, providentielles non moins que les routes de l'ancienne Rome, véhicule de la première prédication apostolique, ou les routes des Indes et du Nouveau-Monde au XVe siècle. Tout ce qui multiplie les relations entre enfants de la grande famille humaine est destiné, dans un avenir plus ou moins proche, à favoriser aussi l'apostolat, à faciliter les communications avec Rome et l'union de l'Eglise. Et l'Eglise n'a rien à craindre d'un mouvement économique qui tend à soustraire les pays balkaniques à l'influence autrichienne... Nous voici sur un terrain brûlant; mais nous l'avons touché assez souvent déjà pour que personne ne s'effarouche des quelques indications qui vont suivre.

L'Autriche est une puissance catholique, et son souverain mérite bien des sympathies; mais quelle politique et quelle administration ! L'administration autrichienne est restée avant tout « joséphinienne, » imbue des préjugés du XVIIIe siècle, plus funestes et plus asservissants pour l'Eglise que les principes mêmes de la Révolution française. D'excellentes gens, en Autriche, mettent quelque courtoisie à dire qu'ils ont beaucoup appris à notre école, en Algérie et en Tunisie : au point de vue religieux, et encore que la France ait été extrêmement loin de remplir sa mission, ce serait lui faire injustice que de comparer à son action en Algérie l'action de l'Autriche en Bosnie.

En Bosnie, l'Autriche trouvait une seule race et une seule langue, la race même qui peuple à l'Est la Serbie, à l'Ouest le Montenegro et la Dalmatie méridionale, — mais trois religions : 21 °/o de catholiques romains, 35 °/o de musulmans, 43 °/o de Grecs orthodoxes.

« Nous sommes, dit le gouverneur général autrichien Kutschera, nous sommes également fanatiques pour les trois cultes. » C'est surtout vrai en ce qui touche les musulmans. Presque toutes les puissances de l'Europe ont aujourd'hui des sujets musulmans; aucune ne leur a témoigné autant d'égards et de tendresse que l'Autriche. Elle a fait pour eux plus que probablement elle ne fera jamais pour les chrétiens de l'un ou de l'autre culte. Sous prétexte sans doute que ces musulmans, slaves d'origine, représentent l'ancienne aristocratie foncière qui apostasia au XVe siècle pour conserver ses biens et ses privilèges, l'Autriche a semblé voir en eux l'élément qui devait lui offrir le plus solide point d'appui social ou politique. Il faut lire, dans le discours de M. de Kallay aux Délégations austro-hongroises (1892), les éloges décernés à cette aristocratie musulmane propriétaire du sol, « l'élément de gouvernement nécessaire pour le pays et pour le peuple, la forte classe sociale qui, mêlée à toute l'histoire du pays, est prête aussi à orienter cette histoire vers ses nouvelles destinées. » Et toute une série de mesures viennent constituer en Bosnie l'Eglise mahométane dans la pleine possession de ses droits, la protéger dans ses intérêts matériels, sauvegarder le droit musulman, assurer le recrutement des *cadis*, réveiller l'art musulman. Et à Serajevo, à Mostar, dans les villes pourvues d'une municipalité élue, le bourgmestre nommé par l'administration autrichienne est le plus souvent un musulman. Tout récemment, l'empereur François-Joseph a fait du maire musulman de Serajevo un baron autrichien. — Ce qui n'empêche point la grande masse des musulmans de rester réfractaire aux avances viennoises, irréductible en Bosnie comme partout ailleurs, attachée toujours de cœur au sultan, qui personnifie l'Islam, prête toujours, en cas de guerre ou d'insurrection, à obéir au mot

[1] Bari n'est qu'à 160 kilom. d'Antivari. Antivari, étymologiquement, ne signifie autre chose que « la ville *en face* de Bari » (le *b* et le *v* étant la même lettre), de même que notre Antibes, Ἀντίπολις, signifie « la ville en face de Nice. »

[2] Au percement du Simplon, qui doit être achevé le 1er mai 1904, se rattache la question des voies d'accès au Simplon. Le comité franco-italien-genevois vient de décider (27 septembre 1902) le percement de la Faucille et l'établissement de la ligne internationale de Lons-le-Saulnier à Genève. Dès lors, de Paris à Milan (par Dijon, Saint-Jean-de-Losne, Lons-le-Saulnier, Genève, Simplon et rectifications sur le versant italien, de Domodossola à Milan) la distance serait ramenée à 849 kilom. (elle est aujourd'hui de 1.049 kilom. par le mont Cenis et de 993 kilom. par le Saint-Gothard).

De Londres à Nisch, la distance qui est actuellement de 2.507 kilom. par Ostende et l'Allemagne, serait encore de 2.740 kilom. par Paris, le Simplon, Venise et Antivari ; mais le parcours par eau devant être réduit des deux tiers pour la tarification, cette distance serait ramenée à 2.241 kilom. et même à 2.000 kilom. si l'on utilisait en outre les voies fluviales du bassin du Pô.

d'ordre transmis de Yldiz-Kiosk ou des mosquées de Stamboul.

Quant aux deux cultes chrétiens, catholique et orthodoxe, le « fanatisme » du zèle autrichien consiste à les maintenir aussi loin que possible l'un de l'autre. L'émiettement des forces slaves est un article de sa politique religieuse non moins que de sa politique économique. Rome poursuit l'union des Eglises; l'Autriche croit trouver dans leur séparation une garantie de son influence. Elle a fortifié, par des avantages extérieurs, l'une et l'autre Eglise, mais chacune sur son terrain propre, élargissant le fossé et coupant les points de contact.

Pour l'Eglise schismatique, elle a négocié, — chose inouïe dans les fastes de l'Eglise grecque, — elle a négocié avec le patriarcat de Constantinople un véritable Concordat qui lui concède le droit de nommer elle-même les évêques orthodoxes, moyennant une redevance annuelle de quelques milliers de florins à solder à la métropole byzantine; et à ces évêques nommés par elle, elle sert, sur le budget de l'Etat, un traitement qu'ils trouvaient auparavant dans les revenus de leurs Eglises.

Aux catholiques (environ 400.000), elle a donné une réorganisation analogue. Ils étaient auparavant pays de mission et relevaient de l'évêché de Diacovo en Croatie (Mgr Strossmayer); leurs paroisses étaient desservies par des Franciscains, gens du pays pour la plupart et Slaves de langue et de cœur comme leurs ouailles. L'Autriche a fait ériger par le Saint-Siège un archevêché à Serajevo et deux évêchés suffragants, à Mostar (Herzégovine) et à Banjaluka (Bosnie septentrionale); et à côté ou au-dessus des Franciscains, elle a installé une autre influence, celle des Jésuites, espérant, a-t-on dit, faire d'eux les agents de la propagande autrichienne et les apôtres de la culture occidentale (lisez : germanique). Elle a été déçue : Jésuites immigrés et Franciscains indigènes sont également dévoués aux larges vues du Saint-Siège. Seulement on comprend que, tout au moins au début, le patriotisme soupçonneux des Croates se soit ému de l'innovation, et l'Autriche n'était nullement fâchée de provoquer quelque émotion et des défiances...

Ne vous semble-t-il pas que le terrain n'a pas cessé de brûler?... On sait quelle sollicitude Léon XIII met à ramener les Orientaux, garantissant le maintien de leur rite et défendant, en règle générale, d'admettre à un rite autre les convertis. Voilà ce dont l'Autriche ne veut pas. Elle aime beaucoup les catholiques latins, mais elle n'aime pas moins les Grecs orthodoxes, et on l'accuse de redouter une infiltration catholique dans le sein de l'orthodoxie. Elle accepterait des conversions de l'orthodoxie au catholicisme de rite latin; mais des conversions de l'orthodoxie au catholicisme de rite slave lui semblent un danger politique. L'union des Eglises dans les Balkans serait à ses yeux une forme du panslavisme, d'un panslavisme jougo-slave, plus périlleux peut-être pour le dualisme austro-hongrois que le panslavisme moscovite.

D'où sa défiance vis-à-vis de tout ce qui pourrait favoriser un rapprochement spirituel (voir, sur la question de la liturgie catholique paléoslave, *Ami*, 1901, p. 1059-1060), — et une défiance qui passe les frontières de Bosnie-Herzégovine et se projette sur tous les pays balkaniques. C'est malgré elle qu'un Concordat a été conclu entre Rome et le Montenegro; c'est en partie grâce à elle que la Serbie n'a pas de Concordat. Quand il fut question, en Serbie, de négocier un Concordat avec Rome, le ministre autrichien Khevenhüller fit entendre : « C'est notre droit, c'est notre intérêt de nous opposer à toute modification du *statu quo* religieux, non seulement en Serbie, mais aussi en Montenegro. » Les 15.000 catholiques de Serbie sont sous la juridiction de l'évêque de Diakovo, Strossmayer, sujet autrichien : Strossmayer leur ayant envoyé, en 1883, avec l'autorisation du gouvernement serbe, le Barnabite italien Tondini, le ministre autrichien fit opposition : « C'est un principe de notre politique, hérité de Schwarzenberg et de Metternich, que l'Autriche exerce, par le fait de la juridiction d'un évêque autrichien (Diakovo), une sorte de contrôle sur les catholiques de Serbie. » La mission du P. Tondini eut lieu pourtant, mais traversée par des intrigues de cabinet et par des mésaventures dont l'origine partait de Budapest : le *Pester Lloyd*, impatienté de n'en pas finir, imagina d'annoncer l'assassinat du P. Tondini, qui se portait fort bien [1].

XVIII. — Nous venons de faire allusion au Concordat entre Rome et le Montenegro. A Rome on y a vu l'un des grands succès de la diplomatie pontificale et une immense espérance pour la reprise des relations avec les Slaves séparés. Il est daté du 18 août 1886 et rédigé en italien. On en lira avec intérêt la traduction française :

I. La religion catholique, apostolique, romaine, aura son exercice libre et public en Montenegro.

II. Sa Sainteté, avant de nommer définitivement l'archevêque d'Antivari, communiquera au gouvernement les noms des candidats, afin de savoir si l'on a à leur opposer des faits d'ordre politique ou civil.

III. L'archevêque d'Antivari, qui aura sous sa juridiction tous les catholiques de Montenegro, dépendra, dans les affaires ecclésiastiques, directement et exclusivement du Saint-Siège [2].

[1] Ce sont les menues tracasseries de la police autrichienne. L'Autriche essaya encore de s'opposer à l'introduction de la liturgie slave dans l'Albanie monténégrine : le pape passe outre, fait imprimer les livres liturgiques à la Propagande et les envoie à l'archevêque d'Antivari avec une lettre autographe pour le prince Nicolas de Montenegro. Ni livres ni lettre ne sont jamais arrivés à leur adresse : les livres ont été retrouvés par hasard chez un libraire de Zara (port autrichien); de la lettre, nulle trace jusqu'aujourd'hui.

[2] Désormais et à dater de cette année 1902, l'archevêque d'Antivari porte en outre le titre de *Primat d'Albanie*. Il n'y a point là une innovation, mais un simple

IV. L'archevêque d'Antivari, avant d'entrer en charge, prêtera, entre les mains de S. A. le prince de Montenegro, serment de fidélité en ces termes : « Je jure et promets devant Dieu et sur les saints Evangiles obéissance et fidélité à S. A. le prince de Montenegro ; je promets de ne jamais donner d'encouragement ni de laisser mon clergé prendre part à aucune entreprise, ni d'assister à aucun complot, ni de former aucune entente qui tende à troubler l'ordre public. » — Le gouvernement monténégrin lui reconnaît le titre d'*Illustrissimo Monsignore* et lui assigne un traitement annuel de 5.000 francs.

V. L'archevêque d'Antivari aura pleine liberté dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques et dans la conduite de son diocèse ; il exercera tous les droits et prérogatives de sa charge pastorale conformément à la discipline de l'Eglise catholique ; de lui dépendent tous les membres du clergé catholique en ce qui touche l'exercice du ministère ecclésiastique.

VI. A l'archevêque d'Antivari revient l'érection des paroisses, d'accord avec le gouvernement monténégrin. A lui aussi revient la nomination des curés ; et s'il s'agit de personnes étrangères à la principauté, il s'entendra au préalable avec le gouvernement monténégrin ; s'il s'agit de sujets monténégrins, il avisera simplement le gouvernement de la nomination.

VII. Dans les paroisses qui ne possèdent pas d'édifice affecté au culte catholique, l'archevêque s'entendra avec les autorités locales pour se faire attribuer un local convenable, dans la mesure du possible.

VIII. L'archevêque, en vertu de sa charge pastorale, dirigera, dans toutes les écoles, l'enseignement religieux donné à la jeunesse catholique. D'accord avec le gouvernement, il nommera, dans les écoles de l'Etat, un ecclésiastique chargé de donner l'enseignement religieux à la jeunesse catholique ; et cet ecclésiastique aura le même traitement que les autres maîtres. Dans les localités où la population est exclusivement ou en grande majorité catholique, le gouvernement choisira pour maîtres, dans les écoles de l'Etat, des personnes qui soient agréables à l'autorité ecclésiastique.

IX. Le gouvernement reconnaît comme valides les mariages entre catholiques et les mariages mixtes conclus en présence du curé catholique suivant les lois de l'Eglise.

X. Les causes matrimoniales entre catholiques seront jugées par l'archevêque d'Antivari, sauf en ce qui concerne les effets civils. Dans les mariages mixtes (sauf également ce qui touche les effets civils), le gouvernement laisse aux époux la liberté de porter leurs affaires devant l'archevêque.

XI. La prière pour le Souverain : *Seigneur, sauvez le Prince*, sera chantée en langue slave.

XII. Pour la formation des jeunes Monténégrins qui se destinent au sacerdoce catholique, le gouvernement monténégrin, d'accord avec l'archevêque d'Antivari, choisira quelques-uns des mieux doués, qui seront envoyés à Rome pour y faire leurs études : un traitement annuel convenable leur sera alloué dans ce but. Dans les cinq premières années qui suivront la présente Convention, ces jeunes gens seront chaque année au nombre de deux, et un seulement pour les années suivantes. Ces jeunes gens devront aussi étudier la langue serbe à Rome.

XIII. Si à l'avenir une difficulté s'élève sur l'interprétation des articles précédents, le Saint-Père et le Prince de Montenegro s'entendront pour une solution amicale.

XIV. — La présente Convention entre en vigueur immédiatement après ratification par S. S. le pape Léon XIII et S. A. le prince Nicolas Ier de Montenegro.

retour à la tradition. L'archevêque fit observer à Rome que ses prédécesseurs, les anciens archevêques d'Antivari, avant la domination turque (Antivari n'appartient au Montenegro que depuis 1878), avaient joui *ab antiquo* du titre de *Primats d'Albanie* et de toutes les prérogatives y attachées ; et Rome a jugé cette année (7 mars 1902) que ce privilège méritait d'être maintenu.

Voilà un Concordat dont la signature ferait honneur à bien des puissances catholiques. Le Montenegro est un Etat schismatique ; mais, grâce aux dispositions libérales de son Concordat, il pourra devenir pour le Saint-Siège un point d'appui solide en vue d'une action pacificatrice sur les frères séparés. Il est petit, et l'Autriche l'a fait mutiler lâchement au Congrès de Berlin (1878) ; mais il a un glorieux passé ; il est la terre classique des héros de l'indépendance chrétienne ; il a été le dernier boulevard de la foi contre l'invasion musulmane et ne s'est vu réduit à payer le tribut aux Turcs qu'en 1623, pour se soulever et se reprendre bientôt au XVIIIe siècle. Il vit aujourd'hui tranquille et prospère avec sa dynastie nationale, sous un régime d'autocratie paternelle ; et de même que, dans l'ordre religieux, son Concordat nous le montre exempt des préjugés libéraux de nos gouvernements européens, de même, dans l'ordre politique, il a su échapper à l'invasion de ces idées parlementaires qui exercent tant de ravages chez ses frères de race, les Serbes de Serbie.

Le Montenegro compte environ 8.000 catholiques, répartis en 11 paroisses et 5 stations : 4 de ces paroisses sont de population serbe, 4 de population albanaise, 2 de population mixte, l'autre, Podgoritza (célèbre dans l'histoire des vases chrétiens, *Ami*, 1901, p. 1042), compte 162 catholiques de diverses nationalités. Des 5 stations, la plus importante est Cettinje, avec 400 catholiques ; les 4 autres ont une population catholique qui va de 30 à 200 âmes. (Les stations n'ont pas de prêtre à demeure). L'archevêque compte dans son diocèse 13 prêtres, dont 8 Franciscains italiens, 2 Franciscains dalmates, 1 Albanais et 2 Monténégrins qui ont été formés à la Propagande à Rome. Deux jeunes Monténégrins font aujourd'hui leur noviciat franciscain, l'un à Bordeaux, l'autre à Béziers. (Il y a des noviciats franciscains beaucoup plus rapprochés du Montenegro, par exemple en Dalmatie ; mais la Dalmatie est autrichienne, et à tout prix il faut fuir l'Autriche, — note, non sans amertume, l'excellent mais allemand *Vaterland* de Vienne, no du 14 juillet 1902, édition du soir).

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — L'*Ami* voudrait-il me donner une réponse au cas théorique suivant ?

Un patron a cent ouvriers. Le salaire donné par ce patron est manifestement inférieur à la valeur du travail, valeur déterminée par toutes les circonstances voulues.

Pour amener le patron au salaire raisonnable, 60 ouvriers décrètent la grève, qui est repoussée par les 40

autres, lesquels aiment mieux gagner un salaire infime que rien du tout.

Les 60 ouvriers ont-ils, dans le cas ainsi précisé, le droit d'empêcher les autres de travailler ?

R. — Il est bien entendu que nous prenons le cas tel qu'il nous est soumis, savoir : que le salaire est manifestement inférieur à la valeur du travail, à sa valeur telle qu'on doit la fixer eu égard au travail lui-même et aux circonstances dans lesquelles se trouvent les ouvriers eux-mêmes et l'industrie à laquelle ils se livrent.

Dans cette hypothèse, les ouvriers ont un droit certain au relèvement de leur salaire, parce que la justice exige qu'il y ait égalité entre la valeur du travail et le montant du salaire.

Pour obtenir justice sur ce point, les ouvriers n'ont pas le droit de recourir à la grève avant d'avoir inutilement épuisé les moyens pacifiques. La grève est en réalité une guerre des ouvriers contre leurs patrons. Si juste qu'elle soit dans son motif, il n'est pas permis de la déclarer sans avoir tenté d'obtenir satisfaction par les voies régulières. Il en est ainsi de toutes les guerres.

Les ouvriers ne peuvent pas non plus déclarer la guerre, c'est-à-dire la grève, s'ils n'ont aucun espoir d'arriver de cette manière à faire respecter leurs droits, si la grève doit leur causer des dommages supérieurs à ceux qu'ils supportent par suite de l'insuffisance des salaires, si la grève entraîne des perturbations graves mettant en péril l'ordre public.

Pour que notre cas reste bien défini, nous supposerons donc que les soixante ouvriers ont inutilement demandé au patron le juste relèvement de leurs salaires, proposé une constatation du bien-fondé de leur réclamation, une entente à l'amiable, un arbitrage acceptable ; que, tout bien pesé, la grève ne les mettra pas en pire situation qu'ils ne sont et pourra aboutir au résultat désiré ; que la grève ne sera pas une occasion de troubles publics : une grève idéale qui ne se rencontrera peut-être jamais.

Il s'agit de savoir si les soixante ouvriers qui se mettent en grève peuvent imposer aux quarante qui veulent continuer le travail, de se mettre en grève avec eux.

La solution dépend des doctrines que l'on adopte en fait de liberté.

Si l'on admet ce principe que chaque ouvrier, individuellement pris, est et reste libre de son travail, on doit répondre que les soixante grévistes n'ont pas le droit d'imposer la cessation de travail aux quarante non grévistes. — En pratique, il n'y aura souvent pas d'autre solution à adopter ; car les questions sont souvent si complexes que, dans l'impossibilité de tirer les choses au clair, on ne peut qu'abandonner chacun à son inspiration. Qui a raison des soixante ou des quarante ? De quel côté se trouve la juste balance des avantages et des inconvénients, soit de la grève, soit de la continuation du travail ?

Mais cette solution pratique n'est pas une solution de principe. Avec la doctrine de la liberté individuelle absolue, on résout carrément la question de principe en disant que les soixante grévistes, même ayant certainement raison de faire la grève, ne peuvent imposer la cessation de travail aux quarante qui veulent le continuer, même si ceux-ci avaient évidemment tort. La liberté de chacun étant absolue, nul n'a le droit de la gêner.

Cette solution n'est pas sans inconvénients.

En refusant de se mettre en grève, les quarante opposent une résistance aux justes revendications de leurs camarades et affaiblissent le moyen qu'ils ont de les faire prévaloir. Ils fortifient la puissance du patron et lui permettent de continuer ses injustices à l'égard de ses ouvriers. Ils prêtent donc leur concours à l'injustice dont les ouvriers grévistes sont victimes.

Ils travaillent encore contre leur propre intérêt, puisqu'ils supportent eux-mêmes l'injustice dont souffrent leurs camarades et que, l'occasion se présentant pour eux de reconquérir leur droit à un juste salaire, ils la négligent et travaillent au contraire à perpétuer un état de choses qui leur est à eux-mêmes injustement préjudiciable.

Le bien public souffre aussi de ce que l'injustice peut prévaloir et se perpétuer au sein de la société. En refusant leur concours pour mettre un terme à l'injustice avérée qui s'exerce contre eux et leurs camarades, les quarante contribuent à entretenir le mal social.

Or, ni la justice, ni la charité, ni l'amour bien compris de la patrie ne permettent d'user de sa liberté pour nuire à ses camarades, à soi-même, à la société. C'est le tort que se donnent les quarante. Ils peuvent donc être légitimement empêchés de continuer le travail.

Telle est la solution théologique, la vraie solution de principe. (Cf. Chanoine Pottier, *De Jure et Justitia*, p. 205).

On objectera que cette solution est incompatible avec le principe libéral. Effectivement, si la liberté doit être absolue et sans limites, cette solution lèse le principe libéral. Mais ce principe ainsi entendu est une erreur manifeste : il n'y a d'usage légitime de la liberté que celui par lequel elle se porte au bien. Sans en faire la démonstration théologique, qu'on peut lire dans l'encyclique *Libertas præstantissimum*, nous nous contenterons d'invoquer la fameuse *Déclaration des droits de l'homme*. Nous ne relèverons pas ce qu'il y a d'incomplet dans sa définition, et par là-même d'erroné ; mais ce qu'elle affirme est la preuve évidente que la liberté ne saurait être sans limites : « La liberté, dit-elle, consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. » (art. 4). Or, dans le cas présent, en particulier, les quarante nuisent aux soixante et à la société tout entière.

Les quarante peuvent donc être légitimement empêchés de continuer le travail. Mais qui peut les empêcher ? Les soixante ont-ils ce droit ?

Pour que quelqu'un puisse imposer la cessation du travail, il ne suffit pas qu'elle soit réclamée par la justice ; nul n'a droit par lui-même à exercer l'autorité sur un autre. Il ne suffit même pas que celui-là ait intérêt à ce que le travail cesse, parce que cet intérêt qui lui donne le droit de demander la cessation, ne lui confère pas celui de l'imposer ; il n'a pas autorité pour cela. Nul n'ayant individuellement l'autorité pour imposer la grève, une collection d'ouvriers n'a pas non plus ce droit, quand même elle formerait la majorité des ouvriers d'une usine ou d'une profession. Tout ce que peuvent faire les grévistes, c'est d'agir auprès de leurs camarades en les éclairant et en les exhortant. Dans ces moyens de persuasion n'entrent pas les coups, les violences, qui sont défendus par le cinquième précepte du Décalogue et par les lois humaines.

Si les ouvriers en corps étaient soumis à une autorité commune, c'est à celle-ci qu'il appartiendrait d'imposer la grève quand elle est juste et nécessaire et que le succès en serait compromis par la résistance de ceux qui veulent continuer le travail. Les chefs, dans ce cas, ont une grande responsabilité ; ils ne doivent obéir qu'à la justice et ne s'inspirer que du bien tant particulier que public. C'est dans ces conditions que le chanoine Pottier dit que les chefs des groupes ouvriers peuvent imposer la cessation du travail *(loc. cit.)*.

Les ouvriers n'étant pas organisés en corps, ou ne l'étant que partiellement, incomplètement, sans une autorité régulière et reconnue qui les régisse, il n'y a personne qui ait le droit d'imposer la cessation du travail et d'user de contrainte sur ceux qui résistent.

Il ne reste pour les amener à la grève que leur conscience, et Dieu dont la loi leur en fait un devoir. Comme les ouvriers, soit en particulier, soit en groupes, peuvent se tromper sur le devoir dans les circonstances où se produisent les grèves, il serait tout naturel et conforme à l'ordre établi de Dieu que la question de la moralité de la grève fût soumise au jugement de l'Eglise. Elle déciderait si, dans les circonstances données, la grève est licite et obligatoire pour tous ; en quoi elle ne commettrait aucune usurpation, aucun excès de pouvoir, puisqu'elle se bornerait à trancher une question de morale sur la demande des intéressés. Son influence, d'ailleurs, terminerait utilement bien des grèves ou les préviendrait. Mais elle est l'objet de trop de défiances et de mauvais vouloir pour que patrons et ouvriers veuillent la consulter.

Telle est la solution théologique de la question, dans l'hypothèse d'une grève juste, nécessaire, prudemment décidée et de nature à faire cesser des injustices qu'on ne peut autrement empêcher. En fait, il est peu de grèves qui se présentent dans ces conditions. Elles se déclarent parfois sans raison et sans but connu ; les ouvriers cèdent aux excitations de meneurs qui poursuivent tout autre chose que le bien des ouvriers et la paix de la société. Avant de se mettre en grève, les ouvriers ne cherchent pas à s'expliquer avec leurs patrons pour s'entendre, si possible, avec eux de bonne foi et dans un sincère désir d'éviter la grève, qui est toujours préjudiciable aux uns et aux autres. La grève commencée, les grévistes s'arrogent le droit d'empêcher les autres ouvriers de continuer le travail quand ceux-ci jugent que la grève n'est pas justifiée ; ils y emploient les moyens violents, ne respectent ni les propriétés ni les personnes.

Ce n'est pas à des grèves de cette nature que peut s'appliquer la solution de principe que nous avons donnée plus haut. Ces grèves sont injustes et insensées ; ce n'est pas la grève idéale que nous avons supposée. Avant d'appliquer la doctrine théologique sur la cessation obligatoire du travail, il faudrait faire disparaître de la grève ce qui en fait une guerre inique et inexpiable.

Q. — Au sujet du miracle, un de mes confrères prétend que ce n'est là qu'une *suspension des lois de la nature*. Moi, au contraire, je suis pour ce que m'a enseigné mon professeur : que c'est une *dérogation* aux lois de la nature.

R. — Une suspension des lois de la nature est déjà une dérogation aux lois de la nature. Par exemple, il est dans les lois de la nature qu'un corps humain jeté dans une fournaise soit consumé ; s'il arrive qu'il ne le soit pas, c'est que la loi qui régit le feu et les corps combustibles a été suspendue, le feu n'ayant pas produit son effet naturel. Cette suspension de la loi est une dérogation à la loi, puisque la loi devrait obtenir son effet toutes les fois que le feu et le corps combustible sont placés dans les conditions où le feu peut et doit consumer le corps combustible. Toute suspension d'une loi de la nature est donc une dérogation à cette loi.

Mais on restreint trop la notion du miracle quand on la limite aux suspensions des lois de la nature, parce qu'il y a des miracles dans lesquels il n'y a pas suspension seulement des lois de la nature, mais production d'un effet qui est tout à fait en dehors des lois de la nature, au-dessus de ses causes et de ses forces. Par exemple, dans la résurrection d'un mort, admettons qu'il y ait eu après la mort suspension de la loi qui livre le cadavre à la décomposition ; il reste toujours un double effet qui ne résulte pas de la suspension des lois de la nature, savoir : la réunion de l'âme au corps et la réintégration du corps lui-même dans un état qui lui permette de reprendre, sous l'action de l'âme, les fonctions de la vie.

Le mot *dérogation* convient donc mieux que celui de *suspension* pour définir le miracle. Toutefois ce n'est pas encore la parfaite définition du miracle. Car la dérogation à une loi suppose que l'effet produit appartient à un ordre de choses soumis à la loi à laquelle il est dérogé : la non combustion dans le feu déroge à la loi qui régit la combustion ; la résurrection d'un mort déroge à la

loi qui régit la vie et la mort ; or ces deux lois appartiennent à l'ordre naturel des choses. Mais il est des effets miraculeux auxquels ne s'applique aucune loi naturelle à laquelle il puisse être dérogé : par exemple, qu'un corps humain, encore mortel, soit revêtu de la gloire céleste : c'est en dehors et au-dessus des conditions dans lesquelles se trouvent les hommes en cette vie ; mais rien dans les lois de la nature n'y fait obstacle et il n'est besoin d'aucune dérogation proprement dite pour la production de cet effet miraculeux : c'est un éclat divin qui s'ajoute au corps sans aller contre aucune des lois imposées à la nature corporelle.

Le mot « dérogation » aux lois de la nature n'est donc pas assez large pour embrasser tout ce qui peut être miracle.

C'est pourquoi nous préférons la définition donnée par saint Thomas du miracle : « *Aliquod quod fit præter ordinem totius naturæ creatæ.* Un effet produit en dehors de l'ordre de toute la nature créée. » (1 P., q. 110, art. 4, c). L'indétermination même de l'expression « *præter ordinem* » fait que la définition s'étend à toute espèce de miracle, suspension, dérogation, effet et causalité supérieurs à tout l'ordre des choses naturelles.

On pourrait entendre ainsi l'expression « dérogation aux lois de la nature » ; mais il faudrait en étendre le sens même à des effets dans lesquels aucune loi de la nature n'est contredite : dans ces cas, il n'y a qu'une dérogation improprement dite.

L'AMI DU CLERGE et les livres

Comptes rendus bibliographiques

Somme des connaissances humaines, par l'abbé Elie Blanc. — JÉSUS-CHRIST ET LES AUTRES PERSONNAGES DE L'ÉVANGILE. ORIGINES DE L'ÉGLISE. — Un vol. in-8 de 272 pages très compactes. — Paris, Amat ; Lyon, Vitte.

Depuis longtemps annoncée et attendue, la *Somme des connaissances humaines* de l'abbé Elie Blanc, qui sera l'Encyclopédie chrétienne du XX^e^ siècle, commence aujourd'hui par la vie de Jésus-Christ et les origines de l'Eglise, étudiées au point de vue historique, Jésus-Christ principe et fin de toutes choses, dominant et expliquant toute l'histoire, appelant à lui toutes les âmes et fondant son Eglise pour le salut du monde.

Malgré que ce volume soit le 57^e^ de la Collection suivant l'ordre méthodique, il paraît le premier, — sans doute parce que l'auteur a voulu rendre l'hommage du cœur aussi bien que de l'histoire au Roi immortel des siècles. — Mais il peut s'acheter séparément, ayant sa valeur spéciale et indépendante. Outre Jésus-Christ, il présente la vie de la sainte Vierge, saint Joseph, les Apôtres, etc. Plus de cent cinquante personnages, nommés dans le Nouveau Testament ou ayant joué un rôle dans les premières années de l'Eglise, y ont leur notice biographique, rédigée d'après les meilleures sources. C'est une des plus belles vues d'ensemble qu'on puisse trouver de l'époque et du milieu où vécurent Jésus-Christ et les apôtres.

Ajoutons que la division par numéros et une table alphabétique rendent les recherches très faciles.

Le prix est de 1 fr. 50 pour les souscripteurs à la Collection, de 3 fr. pour les autres. Les éditeurs envoient sur demande un prospectus spécial contenant le plan détaillé de toute l'*Encyclopédie*.

Fénelon. LETTRES DE DIRECTION. *Choix*, par l'abbé Moïse Cagnac. — Un vol. in-12 de XII-314 p., 3 f. 50. — Paris, Poussielgue.

Fénelon et le séminaire de Cambrai, *d'après des documents la plupart inédits,* par X. Sackebant, prêtre de la Mission. — In-8 de 136 p., 2 fr. — Cambrai, Deligne.

Rusbrock l'Admirable *(Œuvres choisies),* traduit par Ernest Hello. — In-12 de LXIV-252 p., 3 f. 50. — Paris, Perrin.

I. — Nous avons rendu compte cette année (p. 470-471) de la belle thèse de doctorat de M. Cagnac : *Fénelon directeur de conscience.* Nul donc n'était mieux qualifié que le jeune docteur pour nous donner maintenant un choix de *Lettres de direction* de l'illustre archevêque. Est-ce téméraire de lui prédire le plus vif succès ? Il faudrait s'étonner plutôt que des recueils de ce genre ne se soient pas encore multipliés chez nous. Nous sommes férus de psychologie ; on veut de la psychologie au théâtre comme au sermon, et il n'est pas jusqu'au roman-feuilleton qui n'ait parfois l'air de s'en piquer. Où trouver psychologie plus déliée, plus pénétrante que dans les *Lettres* de Fénelon ? La psychologie, la connaissance de l'homme, est l'une des principales grandeurs de notre littérature classique : nous en sommes fiers, et les étrangers n'ont pas tort d'en être jaloux ; et nous laissons tomber dans l'oubli ou la négligence l'éminente richesse psychologique de notre littérature de direction ! Nous sommes engoués de littérature épistolaire ; il n'est pas d'homme public ou de femmelette politicienne dont on ne vide les trésors : ce sont tranches de vie que notre curiosité avale avec une avidité quelquefois malsaine : mais, où trouver plus de vie, une vie plus réelle, plus piquante, plus vivante enfin que dans ces *Lettres de direction ?*

« Rien ici d'abstrait, écrit M. Doumic dans la préface de ce recueil ; on a quitté la théorie pour l'application ; c'est sur l'âme vivante que se fait ce travail ; à chaque page on a l'impression de la réalité et de la vie. »

II. — *Fénelon et le séminaire de Cambrai* est une excellente monographie d'histoire locale. C'est le tableau très documenté, mais toujours émouvant et parfois angoissant, des efforts de Fénelon pour restaurer son Séminaire. Fénelon arrivant à Cambrai en 1695 trouvait son séminaire établi loin de sa ville épiscopale ; il commença par le transférer à Cambrai même, sous son œil paternel, dès 1696 (comme l'établit M. Sackebant). Ce n'était qu'une installation provisoire ; Fénelon n'eut pas le bonheur de mener à bonne fin la construction du nouveau séminaire, réservée à son successeur. Ce qui le préoccupa d'ailleurs beaucoup plus, ce fut la formation théologique des jeunes clercs. Celle-ci était lamentablement janséniste. L'Université de Louvain, foyer de la secte, dominait tout le pays flamand ; elle avait infecté l'Université de Douai ; et c'est à Douai ou à Louvain que se formait l'élite du clergé de Fénelon. Il y a, dans ces pages de M. Sackebant, une vision intense des ravages exercés par le jansénisme dans ce coin de notre pays.

« Je ne puis, écrivait Fénelon au duc de Chevreuse en 1702, je ne puis les exclure (les prêtres jansénistes)

des emplois à remplir : car *je me ferais lapider* si je l'entreprenais. Mais le Roi pourrait ordonner aux gouverneurs et intendants de faire exclure des principales places tous les sujets qui auraient étudié à Louvain. »

III. — De Fénelon on remontera, d'un coup d'aile, à Rusbrock l'Admirable, un esprit et surtout un cœur qui eut avec Fénelon tant d'affinités. Rusbrock ou Ruysbroeck, prieur des chanoines réguliers de Groendal (en français Valvert ou Vauvert, *vallis viridis*, en allemand *Grünthal)* près Bruxelles, † 1381, fut un des grands mystiques du XIVe siècle, avec Suso et Tauler, et « maître » Eckhart leur maître. Dans le choix nouveau que l'on vient de réimprimer, nous espérons que ces trésors seront accessibles à toutes les âmes ferventes. On les a disposés en huit livres, par petits chapitres de deux ou trois pages. « Personne, disait déjà Surius, personne n'est assez abandonné, assez maudit, pour lire Rusbrock et ne pas sentir l'aiguillon du salut le piquer au fond de l'âme. » On l'appelait le *Doctor extaticus ;* son livre de la *Contemplation*, dit Surius, ressemble moins à l'œuvre d'un homme qu'à l'extase d'un séraphin. Mais ceci n'effraiera personne de nos lecteurs. La mystique solide s'appuie toujours sur la raison saine, sur une raison d'autant plus large que l'édifice doit s'élever davantage. Rusbrock, dans ses transports les plus célestes, ne perd pas pied. D'avance il a réprouvé les illusions du *quiétisme :* « Quiconque prend son repos en dehors de l'action, quiconque s'abandonne à une quiétude sans application, tombera dans toutes les erreurs ; il se détournera de Dieu pour se replier sur lui-même et chercher en lui-même le repos... J'espère que les quiétistes sont rares ; mais je les regarde comme les plus dangereux et les plus incurables des hommes. Veulent-ils quelque chose, immédiatement cela devient licite. » (p. 20-26).

« Un océan de flamme qui brûlerait sur place ressemblerait un peu au style de Rusbrock, » écrit Hello dans sa préface, qui est de flamme, elle aussi. Mais cette flamme ne se perd pas dans les airs. Rien n'est plus humain, plus compatissant que les tendresses de Rusbrock. Quand c'est l'homme qui s'élève lui-même, il met une distance orgueilleuse entre lui et ses frères restés dans la plaine. Quand c'est Dieu qui l'élève, ses ascensions mystiques le rapprochent au contraire de nous, le font plus tendre pour le pauvre, plus intelligent de ses besoins. Les mystiques « ne vont pas au pays de la gloire sans rencontrer l'amour au cœur de la contemplation. »

Les Contemporains, *Dix-neuvième série.* — Un vol. in-4° avec gravures, 2 fr. (port en sus). — Paris, Maison de la Bonne Presse.

Les *Contemporains*, cette œuvre monumentale et vulgarisatrice entreprise par les Pères de l'Assomption, forment déjà une vraie bibliothèque, — dix-neuf volumes in-quarto, — tous remplis de faits intéressants, de biographies de choix. Toute bibliothèque paroissiale devrait placer sur ses meilleurs rayons ces volumes très attrayants par les portraits, les cartes géographiques, le style, l'érudition sûre, et dont la lecture instructive est de nature à réformer bien des idées fausses, à détruire bien des légendes.

Ce volume renferme vingt-cinq biographies nouvelles, entre autres celles du duc d'Aumale, Charles Nodier, Mlle Duchesne, Xavier Marmier, Meissonier, Omer Pacha, Haydn, Beethoven, général Marceau, duchesse de Berry, Desbordes-Valmore, Augustin Thierry, etc., etc.

Charles Nodier fut un des esprits les plus fiers de son temps. Né à Besançon en 1780, élevé au milieu des révolutions les plus sanglantes de notre histoire, il a gardé le scepticisme et le déséquilibrement de son milieu. Ses pamphlets contre l'Empire lui vaudront plus tard, en 1824, la place de bibliothécaire de l'Arsenal, puis les palmes vertes de l'Académie. L'Arsenal devient alors un salon où se réunissent tous les dimanches Victor Hugo, Musset, Lamartine, Balzac, Eugène Delacroix, Listz, tous les écrivains et artistes de marque du temps. Il racontait merveilleusement, et son entregent, sa finesse d'esprit, sa table toujours ouverte, ses habitudes et sa facilité de travail lui donnaient une grande autorité sur ces poètes ou ces peintres, tous plus jeunes que lui. On a dit de lui qu' « il faisait pour ainsi dire l'hospitalité femme, » tant il mettait de grâce féminine dans son accueil. Quand il vit la mort approcher, il manda M. Levé, le curé de sa paroisse, et se réconcilia avec Dieu, puis fit entrer sa famille, ses amis, les domestiques, afin qu'ils fussent témoins de sa fin chrétienne. Il répondit à toutes les prières « comme un homme instruit dans sa religion, dit M. Edouard Grenier. L'effet de cette scène fut profond et grandiose... Cette hospitalité si cordiale, si dévouée, si entière, méritait cette consécration. La religion y a mis le dernier sceau. Voyant cette maison si ouverte, Dieu y est entré. » Il mourut le 24 janvier 1844.

Un autre bizontin, c'est Xavier Marmier, né à Pontarlier en 1808. Il a beaucoup voyagé et raconté d'une manière charmante tous ses voyages, en Islande, en Suède, en Orient, en Amérique. « Mon bonheur est de lire, » disait-il, mais c'était aussi d'écrire, et tous ses livres sont sains, parfumés des brises de la nature et de la foi. « Comme il souriait d'habitude aux visiteurs qu'il aimait, dit Henri de Bornier, il sourit doucement à la mort. Depuis longtemps il était en règle avec Dieu. »

Puis c'est Mlle Duchesne, l'apôtre du Sacré-Cœur en Amérique ; Meissonier, le grand peintre, qui ne voulut jamais ouvrir la *Vie de Jésus* de Renan ; Haydn, le père de la musique symphonique, qui en écrivant la *Création* priait Dieu de l'inspirer pour mieux chanter sa gloire ; Beethoven, de Bonn, qui l'a surpassé encore dans la profondeur de la pensée musicale. Dans un autre ordre, le P. Dorgère, l'apôtre du Dahomey et le martyr de Behanzin, Mme Desbordes-Valmore qui a chanté en de si beaux vers son innocence surprise :

Fierté, pardonne-moi,
Fierté, je t'ai trahie !

à la fois actrice et poète et qui définissait ainsi les femmes de son temps : « Nous pleurerons toujours, nous pardonnerons et nous tremblerons toujours. Nous sommes nées *peupliers*. » Enfin Augustin Thierry, qui trouva dans le récit de la bataille des Francs, de Chateaubriand, la révélation de l'histoire et de sa vocation. Devenu aveugle, il reçut dans cette épreuve les lumières de la foi qu'il ne connaissait guère jusque-là. Chaque dimanche l'abbé Perraud — depuis le cardinal Perraud — venait sur sa demande lui lire les prières de la messe : « Que c'est beau ! disait-il souvent à mi-voix, que c'est grand ! que c'est profond !... »

Voilà un volume bien rempli.

Histoire des livres du Nouveau Testament, par M. Jacquier, professeur d'Ecriture sainte aux Facultés catholiques de Lyon. — Tome Ier. — Un vol. in-12 de IX-495 p., 3 fr. 50. — Paris, Lecoffre.

Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*. C'est que, s'il est l'œuvre d'un professeur d'Ecriture sainte, il intéresse non moins directement les historiens du premier siècle de l'Eglise. Raconter l' « histoire des Livres du Nouveau Testament, » c'est en effet les replacer dans leur milieu historique et doctrinal, dire les événements qui en ont été l'occasion, étudier les idées philosophiques et surtout religieuses de ceux qui les ont écrits, exposer l'état intellectuel et social de leurs destinataires.

Ce tome I ne s'occupe que des épîtres de saint Paul ;

un tome II et dernier étudiera les autres livres. M. Jacquier a commencé par les épitres de saint Paul, parce que ce sont les écrits dont il est le plus facile de fixer la date assez exactement ; il se propose d'aborder ensuite, d'après leur date probable, les Evangiles synoptiques, les Actes des apôtres, les épitres catholiques et les écrits johanniques.

On sait quelles controverses sans cesse renaissantes et divergentes la critique moderne a suscitées autour de ces questions. M. Jacquier était, plus que qui que ce soit en France, préparé à les aborder. Nous avons dit souvent (à propos de la « Revue d'Ecriture sainte » qu'il publie dans l'*Université catholique* de Lyon), le rare ensemble de qualités qui le distinguent : une loyauté parfaite, la clarté et la franchise de l'exposition, une connaissance impeccable des travaux modernes, unie à une science profonde de l'antiquité chrétienne, et surtout la sûreté, la pénétration de jugement qu'il apporte à démêler le côté faible et le côté plausible des diverses opinions en litige. Il n'impose pas ses conclusions ; mais en tous cas on est sûr, avec lui, d'être très exactement et très sincèrement au courant de l'état des questions.

Les saints. — *Le bienheureux Grignion de Montfort (1673-1716)*, par E. Jac, professeur de droit à l'Université catholique d'Angers. — Un vol. in-12 de 236 p., 2 fr. — Paris, Lecoffre.

Le bienheureux Grignion de Montfort fut, dans les quinze premières années du XVIIIe siècle, le grand missionnaire de nos provinces de Bretagne et de Vendée. A parcourir la table des matières, qui est à peu près tout entière sous la rubrique « missions, » on serait tenté de redouter quelque monotonie dans le récit de cette vie. Que l'on est vite et heureusement rassuré ! Rien de varié comme tous ces tableaux de missions et de retours. C'est varié comme la touche même de Dieu sur les âmes. Avec une pieuse perspicacité et un sens très éveillé des choses de la grâce, M. Jac a su mettre en nette et chaude lumière, pour chaque mission, les traits caractéristiques et décisifs ; et son livre est un excellent petit cours pratique de théologie pastorale.

Le trait le plus remarquable qui marque d'un cachet unique de suavité et de force toute la carrière du Bienheureux, c'est une dévotion incomparable à la sainte Vierge et la prédication de la dévotion à la sainte Vierge. Et c'est là qu'il faut chercher le secret du mouvement qui attire si vivement les âmes aujourd'hui vers le bienheureux Grignion. On va à lui comme au prédicateur, au chantre, au prophète de Marie. Car il a vu l'avenir, et il a des prédictions merveilleuses sur le développement que devait prendre le culte de Marie après l'éclipse janséniste, et sur les fruits que Dieu en tirerait pour l'Eglise.

Car le Bienheureux ne fut rien moins que janséniste, en un siècle où même les meilleurs parmi le clergé n'échappaient pas aux tendances dures et immisericordieuses de la secte. Et il ne fut non plus rien moins que gallican. Les jansénistes le poursuivirent avec acharnement et réussirent souvent à faire interdire ses prédications. Lui chercha toujours à Rome sa lumière et son appui. Et c'est un spectacle admirable, dans l'histoire de l'Eglise, que cette attraction exercée par Rome sur toutes les âmes saintes et l'instinct divin qui les pousse vers le centre de l'unité, en dépit de tous les préjugés ambiants et des lacunes de l'éducation.

QUE DEVONS-NOUS FAIRE, DES ÉLECTIONS DE 1902 AUX ÉLECTIONS DE 1906 ? *Programme d'action.* **Lettres à M. Jacques Piou,** par l'auteur des *Lettres à M. Waldeck-Rousseau.* — Un vol. in-12 de 272 pages, 1 fr. 50 ; *franco* 1 fr. 75 ; conditions spéciales pour la propagande. — Paris, Bloud.

Rappelons que l'auteur des *Lettres à M. Jacques Piou* a écrit déjà les *Lettres d'un Jésuite à M. Waldeck-Rousseau* en août, septembre et octobre 1901, qui ont obtenu un vif succès d'humour et de logique. Le Père Jésuite qui les publiait « est mort le 2 octobre 1901. Il expirait en même temps que le délai imparti aux congrégations religieuses pour solliciter l'autorisation. »

« Avant d'exhaler le dernier soupir, dit l'auteur, ce bon Père dont j'étais le plus intime ami me pria d'accepter sa plume, d'épouser ses idées et de continuer sa correspondance avec M. Valdeck-Rousseau. J'ai promis, et ce petit livre est le fruit de ma promesse. »

Ce petit livre était intitulé *Lettres d'un abbé à M. Waldeck-Rousseau.* Il cinglait les persécuteurs, de main de maître, aussi y trouve-t-on des pages d'une vibrante indignation. Il disait à M. Waldeck-Rousseau : « Je me propose de faire le tour, non pas de votre personne, mais de vos idées, de vos doctrines, de vos opinions, de vos œuvres, de vos systèmes. Ce serait un déplaisant voyage, si la gaîté, si l'ironie n'étaient quand même en chemin avec l'auteur. On y voit que ce prétendu homme de gouvernement qui veut l'intégrité de doctrines, n'a pas même un lambeau de doctrine ; que ce fervent de l'unité française détruit la France ; que ce protecteur des missions étrangères ruine l'espoir de l'apostolat ; que ce diseur habile ne sait pas toujours ce qu'il dit, ni ce grand faiseur ce qu'il fait, par exemple lorsqu'il proscrit la vie religieuse et qu'il l'autorise, lorsque par une loi il défend aux Jésuites d'être Jésuites, et par une circulaire qui suit immédiatement, il leur défend de ne l'être pas... »

Les premières *Lettres* ont été publiées dans l'*Univers* où elles furent très remarquées.

Les *Lettres à M. Jacques Piou* entrent dans un autre ordre d'idées, et sont d'un autre ton. Elles ne s'indignent plus, elles exposent nettement et pratiquement la situation actuelle et se demandent : *Que faut-il faire ?*

Aux dernières élections les catholiques ont été battus parce que surpris : ils n'étaient pas prêts. S'ils persévèrent dans leur attitude d'inaction et d'inertie, ils ne le seront pas davantage dans quatre ans, moins encore, car l'ennemi s'organise, avance, occupe les positions les plus inexpugnables, tandis que nous restons dans la plaine, les bras croisés.

Sans doute, le suffrage universel a été souvent violenté ou pipé ; cependant il faut savoir envisager les choses telles qu'elles sont. Nos représentants sont bien ceux que les électeurs ont voulus. Un pays a généralement le gouvernement qu'il mérite. « En sa dévote oraison, un solitaire disait à Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! pourquoi nous avez-vous donné de tels ministres ? » Le Seigneur répondit par une voix intérieure : « Parce que je n'en ai pas trouvé de pires. » Cette réponse explique très bien la présence de M. Waldeck ou de M. Combes aux affaires. On ne trouverait pas *mieux*, même en cherchant bien et longtemps.

L'électeur est égaré, souvent hésitant, la plupart du temps ignorant. Si seulement on l'amenait déjà à douter des énormités qu'il accepte comme parole d'Evangile ! « Des religieux quittaient leur maison, un grand et beau collège qui répandait sur les environs un certain bien-être et d'assez larges aumônes. Des voisins assis sur le bord d'un fossé s'entretenaient de ce départ et ils plaignaient « les bons Pères. » — « Quel dommage, observa un ouvrier, que de si braves gens se refusent à payer les impôts ! — Mon homme, répondit la femme de l'ouvrier, ceux qui les chassent peuvent bien mentir. On ne sait pas ce qui en est. » — Cet ouvrier avait lu cela dans son journal. Ces journaux qui endoctrinent le peuple, qui calomnient, sont *légion :* où sont, même nos faibles unités, où nos revues qui enseignent, où nos feuilles quotidiennes qui répondent à ces persistantes insanités ?

Comment l'ouvrier ne deviendrait-il pas socialiste,

en face des iniquités sociales qui l'accablent, lui apprennent l'impiété, lui inoculent la haine ? On se souvient de la page terrible écrite par Louis Veuillot, sur la tombe de son père : « Personne depuis cinquante ans ne s'était occupé de son âme... Il avait toujours eu des maitres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air, pour lever la dime de ses sueurs, pour lui demander le sang de ses fils ; jamais un protecteur, jamais un guide... Je me dis : « Cet édifice social est inique : il sera détruit. » J'étais chrétien déjà ; si je ne l'avais pas été, j'aurais appartenu aux sociétés secrètes. »

Donc obligation de constituer une presse catholique ; obligation pour les prêtres d'évangéliser par le journal leurs paroissiens qui ne viennent pas les entendre, et qui sont souvent la majorité.

Les socialistes ont su comprendre le peuple, ses besoins, ses misères, ses tristesses. Une belle page à ce sujet, et qui est vraie :

« Les socialistes doivent leurs succès en premier lieu à leurs vertus humaines, et si ce mot rend un sens trop chrétien, j'écris : à leurs qualités ; celles qui font un parti discipliné et fort.

« Ce sont des patients... Ils savent que le triomphe ne s'improvise pas, mais qu'il récompense les persévérants. Pendant près de vingt-cinq ans ils ont été battus ou peu s'en faut, toutes les fois qu'ils se sont rencontrés avec l'opinion publique ; mais ces obstinés, loin de s'abattre dans la défaite, y puisent de nouvelles forces. Au lendemain d'un revers électoral, je n'ai jamais surpris un instant de découragement chez les chefs... »

Quoi ! il s'est trouvé un parti puissant pour se grouper autour de ce programme : « Plus de Dieu ! plus d'armée ! plus de patrie ! plus de patrimoine ! » et nous ne trouverons personne pour se rallier au cri de : « Vive Dieu ! Vive la patrie ! Vive la propriété ! »

« Les mots excessifs nous ont trompés, » illusionnés par leur sonorité. Voyons les choses dans leur réalité intégrale et puis groupons-nous, instruisons, répandons la lumière par notre action individuelle, par la presse. Il y a des millions de braves gens qui pensent au fond comme nous et qui attendent de nous le mot de passe, le mot révélateur. Unissons-nous, « oublions les mots fâcheux qui nous séparent... »

Que de choses suggestives dans les soixante premières pages !

Ce que nous hésitons à tenter, les catholiques de Belgique et d'Allemagne l'ont fait. Les cinquième, sixième et septième lettres exposent les efforts, les travaux, les méthodes et les succès des catholiques dans ces deux pays. Tout cela aussi est à lire et à méditer.

En France nous avons un chef tout désigné, M. Piou, qui s'inspire des directions pontificales ; nous ne sommes pas un parti éparpillé ou à créer ; nous avons eu des essais superbes ; « beaucoup ont apporté à la cause de Dieu leur or, leur temps, peut-être même leur pain en sacrifiant, en exposant du moins une place nécessaire à leur vie et à leur famille ; même les femmes, à la stupeur de l'ennemi, sont entrées dans l'armée électorale ; » enfin, l'expérience des autres nous guide et nous encourage. Ce livre est lui-même un livre d'expérience pratique, rempli de faits consolants, de conseils, de vues pénétrantes sur le présent et sur l'avenir. Point d'illusions, point de phrases déclamatoires, point d'enthousiasme fouetté ; mais ce qu'on peut faire, ce qu'on doit espérer, ce qu'il est nécessaire au moins d'essayer sous peine de forfaire à son devoir et à sa conscience.

C'est un bon livre.

L'Italie des romantiques, par Urbain Mengin, docteur ès-lettres. — Un vol. in-8 de XXIV-394 p., 8 fr. — Paris, Plon.

Tous nos manuels d'histoire littéraire parlent de la fascination que l'Italie a exercée sur nos romantiques. Etudier par le menu les manifestations de ce culte ardent était un sujet de thèse intéressant ; et c'est celui dont a fait choix M. Mengin. Les romantiques n'ont pas été les premiers assurément à aimer l'Italie ; mais ils ont été les premiers à l'aimer passionnément, à la chanter comme une terre de prédilection. Ceux qui l'ont connue avant eux ne l'ont pas adorée sans réserve. Du Bellay a fini par s'y ennuyer et par revenir à la douceur angevine ; Montaigne y a voyagé surtout avec une préoccupation de santé ; le président de Brosses s'y est senti d'excellente humeur, mais sans l'ombre de dévotion, et il a jugé Dante tout à fait sec et le palais des Doges du plus méchant goût.

Les romantiques les premiers ont fait de l'Italie une idole ; et c'est la suite poétique et fougueuse de leurs hymnes que M. Mengin étudie. Il ne pouvait les consulter tous ; il prend les plus célèbres et les plus émus. Entre 1803 et 1833, un groupe d'écrivains, qui d'ailleurs se connaissaient les uns les autres, ont vu et aimé l'Italie : c'est, avant tous, Chateaubriand, qui y arrive magnifique et douloureux, à la trente-cinquième année de sa difficile destinée ; c'est ensuite Mme de Staël et lord Byron son ami ; c'est Shelley l'athée, qui était l'ami de Byron et de Keats ; c'est Lamartine et c'est enfin Musset, le plus italien de nos poètes, le chantre enfiévré de l'orgie romantique à Venise.

A eux sept ils suffisent à représenter « l'Italie des romantiques » et l'influence du rêve italien sur le mouvement romantique ; et c'est à eux sept que s'en tient M. Mengin. Et l'on constate une fois de plus, à travers ces pages, la vanité des théories simplistes en littérature, et de la théorie par exemple qui veut ne voir dans le romantisme qu'un souffle venu du Nord, du Nord germanique ou du Nord anglo-saxon. Hugo n'a point visité l'Italie, mais pourtant il s'en est inspiré (voir ses drames *Angelo tyran de Padoue* et *Lucrèce Borgia)* ; et d'ailleurs ce n'est pas l'Allemagne, mais l'Espagne qui fut sa terre de prédilection. Stendhal adora l'Italie, il y passa la plus grande partie de son existence et fit graver sur sa tombe ces simples mots : *Arrigo Beyle milanese ;* mais il n'a rien à voir avec le romantisme et fut le moins romantique des hommes. Toute une pléiade de jeunes artistes allemands s'installèrent en Italie aux environs de 1815 pour y chercher non le rêve romantique, mais la pureté de l'idéal classique. Par où l'on voit que tempêtes romantiques et zéphyrs classiques peuvent souffler du Midi aussi bien que du Nord, et que ces choses, non plus que rien de ce qui est humain, ne sont point affaires de latitude.

Dira-t-on maintenant que l'Italie des rêves romantiques n'a rien de réel et qu'il faille la reléguer dans le domaine des mythes ? Assurément nous connaissons, aujourd'hui, l'Italie beaucoup plus qu'ils ne l'ont connue eux-mêmes ; nous avons tout exploré, grandeurs romaines et intrigues moyenâgeuses ; nous avons des admirations incomparablement plus savantes qu'il n'était possible aux environs de 1830. S'ensuit-il que les romantiques n'aient plus rien à nous apprendre de l'Italie ? Qui l'oserait dire, même parmi les plus férus d'épigraphie et de petits papiers ? Les romantiques ont eu beau mal connaître l'Italie ; ils l'ont prodigieusement aimée et sentie, et l'aimant, ils l'ont comprise. Il n'est encore rien de si intelligent que l'amour. L'admiration se passe ingénûment de science. Ecrira-t-on jamais, sur la campagne romaine, rien de plus beau, de plus émouvant, et de plus ressemblant que les pages de Chateaubriand ? Sully-Prudhomme, le plus savant de nos poètes, n'a rapporté d'un voyage en Italie que de simples et timides impressions ; les romantiques, dans leur ignorance mais avec leur ardent amour, avaient deviné toute beauté ; et c'est chez eux encore que nous trouvons les mots par où se traduisent le mieux nos émotions. Si à notre période de méditation scientifique succède un jour prochain une nouvelle période d'envolée poétique, si la pensée retrouve un printemps comparable au printemps de 1820, les futurs poètes connaîtront mieux l'Italie que ne la connaissaient les rêveurs romantiques ;